

TÉMOINS

Cahiers trimestriels publiés par Jean Paul SAMSON

Correspondants :

Albert CAMUS, Daniel MARTINET, Jean Jacques MORVAN,
Robert PROIX, André PRUDHOMMEAUX, Jean ROUNAULT,
Gilbert WALUSINSKI

Rédaction-Administration :

Streulistrasse 74, Zurich
C. c. p. : J. P. Samson, VIII 46 549

Dépositaires :

France : Robert Proix
211, rue Saint-Maur,
Paris Xe
C. c. p. 5207-58

Suisse : Librairie française
Rämistrasse 5,
Zurich
C. c. p. VIII 23 852

Les quatre cahiers : *France 350 fr. Suisse 5 fr.*
Prix du numéro : *France 100 fr. Suisse 1 fr. 50*

Prix du présent numéro double : 200 fr. fr. / 3 fr. s.

Imprimerie
Ganguin & Laubscher S. A.
Montreux (Suisse)

Le gérant :
Robert PROIX

TÉMOINS

FIDÉLITÉ A L'ESPAGNE

F. G. LORCA

J. PENALVER

J. H. PETERE

RAMÓN PORQUERAS

ALBERT CAMUS

RENÉ CHAR

GEORGES NAVEL

VICTOR SERGE

etc.

(Numéro double composé par les soins de J. J. Morvan)

Sur la genèse du présent cahier :

Dans notre numéro 8, Morvan, évoquant une conversation que nous avions eue en septembre 54, écrivait : « Je vous disais l'envie que j'avais de réunir des textes des grands frères, de ceux qui ont vu Madrid « sourire avec du plomb dans les entrailles » (Antonio Machado), et puis à leur côté les voix des autres, ceux de ma génération, ceux pour qui l'Espagne fut le premier écho de la guerre... Je vous disais cela Samson et vous m'avez répondu (vous pensiez à *Témoins* certainement) : « Un numéro sur l'Espagne, ça date. » — Sur quoi, dans une note, j'avais aussitôt précisé : « Je n'ai pas pu dire cela. La preuve : si je l'avais dit, et dit comme ça, Morvan, *je l'espère bien*, m'aurait cassé la figure. Ce qui « date »... ce n'est pas évidemment, hélas, la tragédie plus que jamais douloureuse de l'Espagne, mais les idéologies, même les nôtres, pour lesquelles on s'est battu. Si, dans l'entretien que Morvan rapporte, j'ai pu dire... qu'un cahier de revue destiné à réaffirmer les « dogmes »... ne parlerait plus au présent, ce n'était pas, Morvan doit s'en douter, pour prêcher la cause de je ne sais quel détachement, de l'oubli, d'une basse infidélité... Pieusement ressasser un catéchisme, fût-il libertaire, ce n'est pas servir la liberté, la liberté libertaire moins que toute autre. Et c'est sans doute à ce danger-là que j'ai pensé en émettant, il se peut bien, une réserve quant à l'idée d'un numéro sur l'Espagne. Cher Morvan, ce n'est pas cela, je le vois maintenant, que vous aviez en tête et au cœur. Moi aussi, direz-vous, j'aurais pu m'en douter. Bien sûr. Un cahier tel que vous le proposez ? D'enthousiasme — et le plus vite possible. »

Ce plus vite possible aura pris du temps. Faut-il le regretter ? Guère, il me semble, ami Morvan, puisque votre cahier sur l'Espagne se trouve ainsi paraître pour le vingtième anniversaire du refus magnifique opposé par un si grand peuple à l'emprise de la tyrannie.

J. P. S.

Albert Camus

PRÉFACE

J. J. Morvan *Marée d'équinoxe*

F. G. LORCA

Dialogue avec le caricaturiste Bagaria
(trad. par A. Belamich)

Trois poètes français :

René CHAR, Paul VALET, J. J. MORVAN

HIER

Les complices

par Victor SERGE

Barcelone 36

par Georges NAVEL

Louis Mercier *Refus de la légende*
Daniel Martinet *Hommage à la Catalogne rouge et noire*
André Prunier *L'éternelle piétaille sacrifiée*

★

Deux poètes espagnols :

J. PENALVER, J. H. PETERE

AUJOURD'HUI ET DEMAIN

C. I. S. L. *La vie des travailleurs sous le joug de Franco*
Ramón Porqueras *Changements sociaux en Espagne*
L. E. *Perspectives de la « résistance civile »*
J. Chicarro de León *Le vide intellectuel*
F. Gomez Pelaez *Causes de l'agitation chez les étudiants*
Ramón Porqueras *Deux légendes*

PRÉFACE

Vingt ans après la guerre d'Espagne des hommes ont voulu se réunir pour dire leur fidélité à la République vaincue. Le temps ni l'oubli, qui sont les grands auxiliaires des réactionnaires de droite ou de gauche, n'ont rien pu contre cette image intacte, en nous, de l'Espagne libre et enchaînée. La deuxième guerre mondiale, l'occupation, la résistance, la guerre froide, le drame algérien et le malheur français d'aujourd'hui n'ont rien enlevé à cette sourde souffrance que traînent les hommes de ma génération, à travers leur histoire haletante et monotone, depuis le meurtre de la république espagnole.

Mais justement notre histoire a commencé avec cette guerre perdue, l'Espagne a été notre vraie institutrice. Nous avons appris d'elle, alors, que l'histoire ne choisissait pas entre les causes justes et injustes et qu'elle se confiait à la force quand elle ne s'abandonnait pas au hasard. C'est faute d'avoir assez réfléchi à cela, ou faute peut-être d'en avoir vraiment souffert, que des hommes de gauche ont pu chercher leurs valeurs dans l'histoire elle-même. Le culte de l'histoire ne peut être rien d'autre que le culte du fait accompli. Comme tel, il ne cessera jamais d'être déshonorant. Si ce qui dure a raison, alors Franco depuis vingt ans figure le droit et Hitler a failli avoir raison pour mille ans. Après cela, on peut accueillir la Phalange à l'ONU et dissenter des droits de l'homme dans la capitale de la censure.

On ne trouvera ici, au contraire, que des hommes qui n'ont jamais cessé de donner tort à Franco, qui ont refusé de donner raison à Hitler, fut-ce pendant un an, et qui ont déboulonné Staline bien avant que ses complices aient songé à prendre une clé anglaise. Ceux-là ne se prosterneront pas devant l'histoire, n'y verront jamais que le lieu où l'on entre les armes à la main, le temps où la liberté doit à la fois se défendre et s'édifier, le destin qui doit être transformé toujours et jamais subi. Ceux qui, de 1936 à 1939, ont compris cela, n'en finiront pas de rendre à l'Espagne ce qu'ils lui doivent.

Refuser le fait accompli et aborder en même temps de front la réalité historique, une telle leçon ne va pas sans conséquences. Elle nous empêche de nous reposer sur nos fidélités et d'accepter les confort de la mélancolie. Elle nous interdit de fuir ni d'adorer

l'histoire. En même temps qu'à rejeter inlassablement le compromis et l'agenouillement, elle nous invite à lutter sans trêve pour l'ordre que l'esprit et le cœur sont seuls à concevoir en face de l'histoire. Il faut donc dire, malgré tous les ricanements, qu'il s'agit d'une leçon d'honneur. Et que pour avoir oublié ou méprisé cet honneur, la révolution du XXe siècle s'est condamnée à l'abjection.

Aujourd'hui où, vingt ans après l'effondrement, l'Espagne bouge, la fidélité doit sans doute être réaffirmée. Mais en même temps, la lutte doit continuer sans laquelle toute fidélité n'est qu'un rêve malheureux. Ces ouvriers de Navarre et de Biscaye, ces étudiants de Madrid, nous ne pouvons leur rester fidèles sans leur être solidaires et secourables. Devant leurs protestations, les étudiants de Paris et nos syndicats sont restés silencieux et ils ont manqué ainsi à leurs devoirs les plus impérieux. Sans doute ils sont démoralisés et là encore l'Espagne illustre de façon privilégiée leur désarroi. Quand Washington et Moscou ne s'accordent que pour recevoir Franco dans le concert des nations dites libres, ceux qui prennent leurs ordres ou placent leur espoir dans ces capitales ne peuvent être que désorientés. Mais ceux qui ne reçoivent d'ordre que de l'esprit de liberté n'ont aucune raison de l'être. Le maintien de Franco au pouvoir marque depuis des années l'impardonnable échec de la politique occidentale et depuis quelque temps l'égarement cynique de la politique orientale. Dans l'histoire de notre temps, rien n'aura été plus clair que cette trahison, plus éclatant que cette injustice. Que cette clarté du moins nous aide à réveiller les dormeurs, à réunir nos rares intellectuels libres et nos syndicalistes indépendants, pour manifester aux étudiants et aux ouvriers d'Espagne qu'ils ne sont pas seuls.

Il semblait que rien jusqu'ici n'ait pu coaguler l'espoir des opprimés d'Espagne. La pauvreté des doctrines que nous avons à leur proposer, la trahison des partis, la politique dégradée des nations, les enfonçaient chaque jour un peu plus dans la solitude et la nuit. Mais la mort d'Ortega y Gasset a rappelé aux étudiants que ce grand philosophe a placé la liberté, ses droits et ses devoirs, au centre de sa pensée. Dans le même temps, l'économie franquiste réduisait les ouvriers du Nord à une misère telle qu'ils ne pouvaient plus trouver de dignité que dans la révolte. Le jour où l'intelligence, selon sa vocation, se voue aux luttes de la liberté, pendant que le travail refuse d'être plus longtemps avili, ce jour-là l'honneur et la révolte commencent de mettre un peuple en marche. Notre fidélité alors ne s'adresse plus au fantôme d'une Espagne vaincue, mais à l'Espagne de l'avenir dont il dépend de nous aussi qu'elle soit celle de la liberté.

Albert CAMUS

MARÉE D'ÉQUINOXE

Il s'est passé presque deux ans entre la volonté de réunir ces quelques voix — gerbe fragile et dure — et ces quelques pages. Et pendant ce temps tout s'est un peu plus faussé. Essoufflé, rendu, dans un monde qui se veut systématiquement sans mémoire, il faut quand même faire face. Et sous cette pluie de coups il faut sous peine de castration deviner ceux qui peuvent être fatals.

Maintenant trois plaies au fond de l'âme : l'Espagne, Israël, l'Algérie. Il n'y aura jamais de cesse.

Mais toutes les abjections ne sont pas venues à bout d'une flamme. Deux yeux noirs mangés de fièvre peuvent être une plainte d'espoir.

Vendu, bafoué, dans son sommeil le peuple espagnol se retourne. Et aussi la liberté.

Voilà.

Ici chacun est venu avec sa pierre à feu au creux de la main — trésor unique — le grand frère et les adolescents de la faillite.

Assis autour du même feu, mêlés à vous, arbres bouffés de vent, qui avez compris il y a vingt ans qu'on pouvait changer de tout sauf d'espoir, nous sommes là froids et tendres. Tendus à en mourir vers un morceau d'humain encore sain. Le peuple d'Espagne nous l'a donné.

Il y a vingt ans aujourd'hui sur le monde une certaine nuit. Et son brouillard. Depuis, les ongles nus ont arraché le béton des chambres à gaz de Belsen, Ravensbruck, Dachau, etc... Mais on ne m'enlèvera pas de l'idée que cet alphabet de mort que nous avons laissé graver sur la terre d'Espagne, c'est là-bas qu'il faudra l'effacer. On ne m'enlèvera pas de l'idée que demain il faudra remettre le pied dans l'empreinte d'il y a vingt ans. Il le faudra. Rien ne pourra l'empêcher. Seulement retarder, mais il le faudra. L'intelligence n'existe que si elle se « mouille ». Et le sacrifice est parce qu'il est ressenti et pesé. Tout le reste importe si peu maintenant : ceux qui trahiront encore et les « à côtés » sales. Homme, je ne connais que toi, et la boue colle à nos pas...

J'avais douze ans, c'était l'été encore. Un premier jour de septembre une sirène a hurlé. Je n'ai pas très bien compris. J'ai vu ma tante et ma sœur pleurer, c'était des femmes. Une drôle de sensation au cœur, au bas du ventre. L'estomac qui se noue et quelque chose en plus...

Quelques jours plus tard, j'ai vu mon premier camp de prisonniers, les premiers vrais barbelés. Ils étaient français. De l'autre côté il y avait des Espagnols.

Avoir tout pour soi, le cœur et la raison, et malgré tout baisser la tête devant l'enfant parce qu'on est vaincu... et que les mains sont vides. Notre premier dialogue. Pour la première fois le goût de cendre dans la bouche et le corps lourd, rompu, c'était plus que les suites d'une grande fessée... La défaite de l'homme dans le corps d'un enfant.

Il y a presque vingt ans.

Ce n'est pas un hasard. « Il y a eu un crime dans Grenade — Sa Grenade »¹. Toute une mauvaise volonté unie, barbelée, croc en avant. Et puis douze grains de sable au cœur de la poésie — Federico est tombé. Et aussi la liberté.

Il y a eu crime dans Grenade. Et un voile gris dans les yeux des copains. L'homme pillé aux quatre vents. Le père, une croix au bord d'un désert africain. Toi mon copain espagnol qui te souviens des pastèques. Et sur tes doigts encore la peau de l'âne maigre. Et la charrette trop noyée de soleil. Et le corps tendu d'une sœur presque inconnue. Corps de Grenade et son été éclaté. Et par-dessus tout cela le goût de la terre d'Espagne refusée parce que baillonnée il y a vingt ans.

Noir, Rouge et Or.

Dans cette nuit quelques voix et leur poids de lassitude — une barbe de quelques jours — le printemps de l'Île-de-France — la peau qui frissonne — et loin très loin encore le hennissement d'un cheval. Peut-être la pointe de l'aube. Déjà, déjà l'ombre des ailes du premier moulin.

Et là tout près les copains au même destin.

Mai 1956

J. J. MORUAN

¹ Machado.

DIALOGUE AVEC LE CARICATURISTE BAGARIA

— *Crois-tu, poète, à l'art pour l'art, ou bien, d'après toi, l'art doit-il se mettre au service du peuple et rire et pleurer avec lui ?*

— Ma réponse, grand et tendre Bagaria, est que ce concept de l'art pour l'art serait cruel, si heureusement il n'était voué au ridicule. Aucun homme digne de ce nom ne croit plus à cette fichaise de l'art pur, de l'art pour lui-même.

En ces moments dramatiques que vit le monde, l'artiste doit pleurer et rire avec son peuple. Il faut laisser là le bouquet de lys et se plonger dans la boue jusqu'à la ceinture pour aider ceux qui cherchent les lys. Pour moi, en particulier, j'ai une véritable soif de communion avec autrui. C'est pourquoi j'ai frappé aux portes du théâtre et je lui consacre toute ma sensibilité.

— *Crois-tu qu'en créant de la poésie on se rapproche d'un au-delà futur ou, au contraire, qu'on éloigne davantage les rêves d'une autre vie ?*

— Cette question insolite et difficile naît de l'angoisse métaphysique qui emplit ta vie et que seuls ceux qui te connaissent comprennent. La création poétique est un mystère indéchiffrable, comme le mystère de la naissance de l'homme. On entend des voix, on ne sait d'où, et il est inutile de s'inquiéter d'où elles viennent. De même que je ne me suis pas inquiété de naître, je ne m'inquiète pas de mourir. J'écoute, émerveillé, la nature et l'homme et je copie ce qu'ils m'enseignent, sans pédantisme et sans donner aux choses un sens que je ne suis pas sûr qu'elles aient. Ni le poète, ni personne ne détient le secret et la clé du monde. Je veux être bon. Je sais que la poésie élève et à force d'être bon, avec l'âme et le philosophe je suis convaincu que s'il existe un au-delà j'aurai l'agréable surprise de m'y trouver un jour. Mais la douleur de l'homme, l'injustice constante qui sourd du monde, mon propre corps et ma propre pensée m'empêchent d'aller m'installer parmi les étoiles.

— *Ne crois-tu pas, poète, que la félicité ne peut naître que dans la brume de l'ivresse : ivresse de lèvres de femme, de vin et de beaux paysages et qu'en collectionnant des moments intenses on crée des moments d'éternité quand bien même l'éternité ne serait que notre invention ?*

— Je ne sais, Bagaria, en quoi consiste l'éternité. Si je devais en croire le texte que j'ai étudié au lycée, dans la classe de l'ineffable Orti y Lara, la félicité ne se trouverait que dans le ciel ; mais si l'homme a inventé l'éternité, je crois qu'il y a au monde des faits et des choses qui en sont dignes et qui, par leur beauté et leur transcendance, constituent des modèles absolus pour un ordre permanent. Pourquoi me poses-tu ces questions ? Ce que tu voudrais, toi, c'est que nous retrouvions dans l'autre monde à poursuivre notre conversation sous le toit d'un prodigieux café musical avec des ailes, des rires et des bocks de bière éternelle, ineffable. N'aie crainte, Bagaria ; tu peux être assuré que nous nous y retrouverons.

— *Tu dois l'étonner, poète, des questions que te pose ce caricaturiste sauvage que je suis. Comme tu le sais, j'ai beaucoup de plumes et peu de croyance (...). Ne crois-tu pas que ce Calderon avait raison quand il disait :*

*Car le délit majeur
de l'homme est d'être né
plutôt que Munos Seca¹ avec son optimisme ?*

— Tes questions ne m'étonnent nullement. Tu es un vrai poète : à tout moment, tu mets le doigt sur la plaie. Je te réponds en toute sincérité, en toute simplicité et si je n'y parviens pas, c'est par ignorance. Les plumes de ta « sauvagerie » sont des plumes d'anges et derrière le tambour qui bat le rythme de ta danse macabre, il y a une lyre rose, comme en peignaient les primitifs italiens. L'optimisme est le propre des âmes à une dimension ; de celles qui ne voient pas le torrent de larmes qui nous entoure et dont les causes peuvent être supprimées.

— *Sensible et humain poète Lorca : continuons à parler des choses de l'au-delà. Si je répète ce même thème, c'est qu'il se répète lui-même. Les croyants, ceux qui croient à une vie future, peuvent-ils se réjouir de se retrouver dans un pays d'âmes privées de lèvres charnelles, où le baiser serait impossible ? Le silence du néant ne vaut-il pas mieux ?*

— Excellent Bagaria si tourmenté, ne sais-tu pas que l'Eglise parle à ses fidèles de la résurrection de la chair comme de la grande récompense ? Le prophète Isaïe le déclare dans un verset : « Et les os abattus se réjouiront dans le Seigneur ». J'ai vu, au cimetière de San Martin, une dalle qui pendait au mur délabré au dessus de la tombe vide comme une dent de vieillard et qui disait : « Ici attend la résurrection de la chair Doña Micaela Gomez ». Une idée s'exprime et n'est possible que parce que nous avons une tête et des mains. Les créatures ne veulent pas être des ombres.

¹ Munoz Seca (1881-1936), auteur de vaudevilles.

— Crois-tu que ce fut un moment heureux que celui où les rois maures remirent les clés de ta terre grenadine à leurs vainqueurs ?

— Ce fut un moment désastreux, bien qu'on enseigne le contraire dans les écoles. Toute une civilisation admirable, une poésie, une astronomie, une architecture et une délicatesse uniques au monde disparurent pour céder la place à une ville pauvre, amoindrie, à la « terre du liard »² où s'agite actuellement la pire bourgeoisie d'Espagne.

— Ne crois-tu pas, Federico, que la patrie n'est rien, que les frontières sont appelées à disparaître ? Pourquoi un mauvais Espagnol serait-il notre frère plutôt qu'un bon Chinois ?

— Je suis Espagnol cent pour cent et il me serait impossible de vivre hors de mes limites géographiques ; mais je déteste celui qui est espagnol pour n'être qu'espagnol. Je suis frère de tous et j'exècre l'homme qui se sacrifie pour une idée nationaliste abstraite, du moment qu'il aime sa patrie les yeux bandés. Le bon Chinois est plus proche de moi que le mauvais Espagnol. Je chante l'Espagne et je la sens jusque dans la moelle ; mais d'abord je suis un citoyen du monde et frère de tous. Naturellement je ne crois pas à la frontière politique.

Cher Bagaria, les « interviewers » n'ont pas le monopole des questions. Je crois que les « interviewés » aussi y ont droit. A quoi répond cette aspiration, cette soif d'au-delà qui te poursuit ? As-tu vraiment le désir de survivre ? Ne crois-tu pas que cela est déjà décidé et que l'homme n'y peut rien, avec ou sans la foi ?

— D'accord, malheureusement. Au fond je suis un incroyant affamé de croire. Il est si tragiquement douloureux de disparaître à jamais. (...)

Cher Lorca, je vais t'interroger sur deux principales valeurs, à mon avis, de l'Espagne : le chant gitan et la tauromachie. Je ne ferai qu'un reproche au chant gitan, c'est que dans ses vers, on ne se souvient que de la mère ; le père, on l'envoie bouler. Ça me semble une injustice. Blague à part, je crois que ce chant est notre plus beau fleuron.

— Très peu de gens connaissent le chant gitan, parce que ce qu'on donne sur scène, le plus souvent, c'est le « flamenco », une forme abâtardie de celui-ci. Ce n'est pas le lieu ici d'en parler, car ce serait trop long et pas assez journalistique. Tu me dis drôlement que les gitans ne se souviennent que de leur mère ; c'est assez juste, vu qu'ils vivent sous le régime du matriarcat : chez eux les pères n'ont pas qualité de pères, mais ils sont toujours les fils de leurs mères et vivent en tant que tels. En tout état de cause, il y a dans la poésie gitane d'admirables poèmes

² *Tierra de chavico* : expression péjorative désignant Grenade.

dédiés au père, mais c'est la minorité. Quant à l'autre grand thème sur lequel tu m'interroges, la tauromachie, il représente probablement la plus grande richesse poétique et vitale de l'Espagne, incroyablement gâchée par les écrivains et les artistes, du fait, surtout, de la fausse éducation qu'on nous a donnée et que les hommes de ma génération ont été les premiers à rejeter. Je crois que la course de taureaux est la fête la plus savante qu'il y ait au monde, que c'est le drame pur où l'Espagnol verse ses plus belles larmes, déchaîne ses plus belles colères. C'est le seul endroit où l'on aille avec l'assurance de voir la mort entourée de la plus éblouissante beauté. Que seraient le printemps espagnol, notre sang et notre langue si devaient cesser de retentir les clairons dramatiques de la corrida ? Par tempérament et par goût poétique, je suis un profond admirateur de Belmonte.

— Quels poètes préfères-tu dans l'actualité espagnole ?

— Il y a deux maîtres : Antonio Machado et Juan Ramon Jimenez. Le premier sur un plan pur de sérénité et de perfection poétique. Poète humain et céleste, libéré de tout conflit, maître absolu de son prodigieux monde intérieur. Le second, grand poète troublé par une terrible exaltation de son moi, meurtri par la réalité qui l'environne, incroyablement déchiré par des riens, aux aguets du moindre bruit, véritable ennemi de sa merveilleuse et unique âme de poète.

Au revoir, Bagaria. Quand tu t'en retourneras à tes cabanes, parmi les fleurs, les bêtes sauvages et les torrents, dis à tes compagnons sauvages de ne pas se fier aux voyages aller-et-retour avec réduction et de ne pas venir dans nos villes ; que les bêtes que tu as peintes avec une tendresse franciscaine n'aillent pas, dans un moment de folie, se transformer en animaux domestiques et que les fleurs n'arborent pas trop leur beauté. Car on leur mettrait des chaînes et on les ferait vivre sur le ventre corrompu des morts.

Federico Garcia LORCA

(trad. par André Belamich)

Note du traducteur. Le titre exact de ce texte est : *Dialogues d'un caricaturiste sauvage*. Sous-titre : *Federico Garcia Lorca parle de la plus grande richesse poétique et vitale de l'Espagne. Défense intellectuelle de la tauromachie. Différences entre le chant gitan et le flamenco. L'art pour l'art et l'art pour le peuple*. Publié primitivement par le journal madrilène *El Sol* le 10 juin 1936, il a été recueilli, avec un grand nombre de documents lorquiens très intéressants, par Mlle Marie Laffranque (voir Bulletin Hispanique : *Federico Garcia Lorca : Textes en prose tirés de l'oubli* — tome LV No 3-4 - *Nouveaux textes en prose* - Tome LVI, No 3). Nous nous sommes parfois permis de résumer les propos de l'interviewer. En revanche, nous avons conservé aux apostrophes des deux interlocuteurs leur ton exalté et littéraire, typiquement espagnol.

TROIS POÈTES FRANÇAIS

PLACARD POUR UN CHEMIN DES ÉCOLIERS

Dédicace

Enfants d'Espagne, — ROUGES, oh combien, à embuer pour toujours l'éclat de l'acier qui vous déchiquète ; — A Vous.

Lorsque j'avais votre âge, le marché aux fruits et aux fleurs, l'école buissonnière ne se tenaient pas encore sous l'averse des bombes. Les bourreaux, les candides et les fanatiques se tuaient bien, s'estropiaient bien quelque part entre eux à des frontières de leur choix, mais leur marée meurtrière était une marée qu'un détour permettait d'éviter : elle épargnait notre prairie, notre grenier, nos huttes. C'est dire que les valeurs morales et sentimentales chères aux familles monocordes n'excédaient pas le croissant de nos galoches. Il fallait avant toute chose assurer l'existence de nos difficiles personnes, entretenir les rouages de l'arc-en-ciel, administrer les parcelles de nos biens si mouvants. Tel objet informe, à la rue, outlaw négligeable, sur nos conseils tenait en échec le Touring Club de France !

Les temps ont changé. De la chair pantelante d'enfants s'entasse dans les tombereaux fétides commis jusqu'ici aux opérations d'équarrissage et de voirie. La fosse commune a été rajeunie. Elle est vaste comme un dortoir, profonde comme un puits. Incomparables bouchers ! Honte ! Honte ! Honte !

Enfants d'Espagne, j'ai formé ce PLACARD alors que les yeux matinaux de certains d'entre vous n'avaient encore rien appris des usages de la mort qui se coulait en eux. Avec ma dernière réserve d'espoir.

Mars 1937

René CHAR

(« Dehors la nuit est gouvernée (précédé de) Placard pour un chemin des écoliers », par René Char. G. L. M., éditeur.)

ROMANCE DES SIÈCLES

(711 - 1956)

Aussi longtemps que je refuserai
De trahir ma racine indomptable
Et de sortir de mon tronc d'insurgé

Je garderai vivant sur mon cœur
Mieux qu'un sacré-cœur
O Espagne
Ton splendide bouquet de poings ravagés.

Paul VALET

— à LORCA —

Un homme si doux dans le vent
Errait une nuit de Noël sur l'Hudson, il y a déjà longtemps
Depuis la mort l'a pris
Et lâchement son ombre volée
Il y avait tant de couleurs au bout de ses doigts
Il y avait tant de poissons surpris dans ses yeux
Il y avait tant de soleil et d'eau glacée au bord de sa langue
Tant d'amour désespéré
Assassiné.

23 décembre 1953

Jean Jacques MORUAN

HIER

LES COMPLICES

Je ne partageais pas l'opinion de quelques militants d'extrême-gauche, qui pensaient que l'on avait, en juin 1936, manqué (en France), faute de décision, une révolution. Je considérais les grèves victorieuses comme le signe du relèvement de la classe ouvrière française, débilitée par les saignées de la guerre et en train d'achever la récupération de ses forces. Je soutenais qu'elle avait encore besoin de quelques années pour arriver à une nouvelle maturité, lorsque plus de vingt années se seraient écoulées depuis les hécatombes. Pour la même raison, j'avais une profonde confiance en le mouvement ouvrier d'Espagne ; n'ayant pas fait la guerre, l'Espagne populaire vivait sur un juste sentiment de force pléthorique.

Et l'euphorie fut soudainement rompue par deux événements historiques connexes.

Le 18 juillet 1936 éclatait la sédition militaire en Espagne...

Dans l'U. R. S. S. entière cependant avaient lieu des arrestations — publiées — de fonctionnaires communistes connus... « Je crains, m'écrivait (Trotzky), que ce ne soit le prélude d'un massacre. » ... Et, le 14 août, ce fut — en coup de tonnerre — l'annonce du procès des seize, terminé le 25 — en onze jours ! — par l'exécution de Zinoviev, Kamenev, Ivan Smirnov et tous leurs co-accusés...

Pourquoi ce massacre ? me demandais-je dans *La Révolution prolétarienne*, et je ne lui voyais d'autre explication que la volonté de supprimer les équipes de rechange à la veille d'une guerre considérée comme imminente. Staline... (pour une fois bon prophète, mais à son infâme manière, avait vu) dans la guerre civile d'Espagne le commencement de la guerre européenne.

Victor SERGE

(« Mémoire d'un révolutionnaire », p. 359-360)

BARCELONE 36

La caserne, construite au temps de Primo de Riveira, est ultra-moderne : salle de gymnastique, agrès, douches. A midi, le vaste réfectoire est bruyant d'un boucan de chansons rythmées, du choc des couteaux sur les verres. Les jeunes gens expriment leur entrain à vivre. Manuel, mon copain de groupe, me touche l'épaule : je suis songeur, ça l'inquiète, le calme lui paraît signe de neurasthénie. Je me trouve un peu désaccordé à tant d'agitation.

Autour de la caserne c'est presque la campagne. Au loin Barcelone avec ses hautes façades, ses toits à terrasse, semble l'épure d'une ville de l'avenir.

Pas d'exercice encore, je sors librement pour voir la ville. La vie est normale. Des jardiniers arrosent, tondent le gazon des parterres de la longue avenue. A une barricade en chicane, un milicien contrôle les autos de passage. Des autos filent, le drapeau au vent, chargées de gars en salopette. Mon copain salue les gardes civils fringants à côté de leurs chevaux, la patrouille lève des poings enthousiastes. Les éléments de l'ordre ancien se sont ralliés au nouveau.

Dans le quartier des édifices bourgeois, des linges blancs aux fenêtres affirment la neutralité des habitants, des drapeaux divers la nationalité des étrangers. La rue est normale, des gens bien vêtus circulent. Sur la place de Cataluña, un café est plein de caballeros aux mains soignées, rentiers, commerçants, industriels, des gens chics aux chaussures étincelantes. Un groupe tranche à l'avant, fait tache : je reconnais mes copains de voyage, deux Serbes, un Italien, un Français. Le regard des messieurs semble les ignorer.

Au bout de la Rambla, un camion blindé retient l'attention des passants. C'est un camion ordinaire transformé par une carapace de tôles, construction hâtive, exposé là pour quelques jours à l'admiration des passants. Il est destiné à la colonne Francisco Ascaso. La foule est sympathique, je comprends mieux la signification du mot peuple.

Les organisations ouvrières occupent les grands hôtels. Dans les faubourgs, j'épèle des affiches de la C. N. T., de la F. A. I., témoignage de l'importance du mouvement anarcho-syndicaliste avant l'événement. Je ramasse un tract de la F. A. I. : c'est une adresse aux classes moyennes destinée à les rassurer. Le contenu m'en semble sage, intelligent, modéré. Tout m'assure que rien n'est violemment bousculé, que si la révolution apporte des changements ils seront progressifs, une marche pas à pas vers le socialisme libertaire. Je ne vois que des visages heureux. Je circule librement, sans avoir à présenter mes papiers. L'ordre règne.

Georges NAUEL
(« Parcours »)

REFUS DE LA LÉGENDE

Bâtie sur hommes, la Révolution espagnole n'est ni une construction parfaite ni un château de légende. La première tâche nécessaire à notre équilibre est de réexaminer la guerre civile sur pièces et sur faits et non d'en cultiver la nostalgie par nos exaltations. Tâche qui n'a jamais été menée avec conscience et courage, car elle eût abouti à mettre à nu non seulement les faiblesses et les trahisons des autres, mais aussi nos illusions et nos manquements, à nous, libertaires.

La manie qui consiste à vanter nos actes d'héroïsme et nos capacités d'improvisation est mortelle, parce qu'elle réduit au seul plan individuel la recherche des solutions sociales et efface, par un artifice de propagande, les situations auxquelles nous fûmes incapables de faire face. La tendance à magnifier les militants de la C. N. T. et de la F. A. I. masque notre impuissance à œuvrer efficacement là où nous nous trouvons, où nous travaillons et sommes en mesure d'intervenir. Elle est trop souvent évasion hors de notre temps et hors de notre monde. Sans compter que les militants espagnols eux-mêmes s'en trouvent allégés de leurs propres responsabilités, se voient suspendus comme images de saints qu'ils savent ne pas être, et figés dans des attitudes alors qu'il leur faut agir les yeux ouverts.

Nous ne pouvons vivre dans le dédain du présent pour affirmer que ce qui fut ne sera plus, avec l'orgueil couvrant la retraite. L'Espagne ne fut pas seulement offerte par le hasard des mues sociétaires ; pas plus qu'elle ne fut uniquement le creuset où vinrent se fondre les destinées individuelles. Evitons donc les récits qui transfigurent le passé et fournissent un alibi à notre fatigue présente. Quand il ne demeure qu'images d'Epinal, la trahison de ceux qui survécurent est acquise.

En 1956, l'espoir d'un retour et d'une revanche prend, plus nettement peut-être qu'en 1936, tournure de belle fin et non d'engagement dans la réalité. Pour beaucoup de révolutionnaires accourus en Espagne de feu et de combat, ce n'était pas un espoir, mais la fin d'un espoir, le sacrifice ultime savouré comme un défi à un monde compliqué et absurde, comme l'issue tragique d'une société où la dignité de l'homme est chaque jour bafouée. Pleinement voués à la réalisation de leur destin individuel dans une situation permettant le don total, peu d'entre eux songèrent au lendemain.

C'est ainsi que dans le secret des cœurs, dans l'isolement qui répond aux vomissements et aux promiscuités de la vie banale, le retour à juillet 1936 se cultive, comme l'attente d'une grande fête barbare et religieuse. Gardons-nous de cette attente si nous ne voulons pas finir dans l'amertume et les déceptions. La dynamite cérébrale de l'Espagne 1936 était séchée au soleil des misères et des révoltes. Elle explosa et se

perdit par trop aux quatre horizons de la péninsule et du monde, en laissant debout misère et usines à révolte. Le courage n'était pas seulement assis sur un trépied de mitrailleuse. L'héroïsme ne fut pas dépensé pour les seuls assauts. L'un et l'autre creusaient dans le roc de l'existence de tous les jours et donnaient une armature aux vellétités épisodiques des foules. Hier comme aujourd'hui, ils se devaient d'affronter l'absurde que provoquent les équations économiques et les clameurs des cohues changeantes.

Cette conscience des situations sociales durement payée par un apprentissage douloureux, nous ne pouvons la perdre, ni en Espagne, ni ailleurs. La passion libertaire ne prend de valeur qu'en fonction des problèmes à résoudre ; elle ne peut se perdre dans les apocalypses de circonstance ou se consumer dans les exaltations moroses. Elle trouve aliment, certes, dans l'expérience du milicien serrant son fusil comme garantie de son indépendance, mais aussi dans l'effort de l'ouvrier anonyme qui secrète des courants lucides et prépare des lendemains moins désespérants.

Dans l'étrange univers où nous habitons, les faux espoirs permettant d'oublier les cent méthodes qui concourent à fabriquer les totalitarismes ne sont ni courageux ni héroïques. La volonté et l'audace individuelles peuvent intervenir elles aussi sur les schémas, les statistiques et les faits. Autant que l'action de communautés volontaires peuvent peser sur le destin du monde, sous condition de prévoir et de mesurer.

Dans les trous creusés au flanc des collines d'Aragon, des hommes vécurent fraternellement et dangereusement, sans besoin d'espoir parce que vivant pleinement, conscients d'être ce qu'ils avaient voulu être. C'est un dialogue avec eux, un dialogue avec les morts que nous avons tenté pour que demeure, de leur vérité, de quoi aider les survivants et les vivants. Bianchi, le voleur qui offrit le produit de ses cambriolages pour acheter des armes. Staradolz, le vagabond bulgare qui mourut en seigneur. Bolchakov, le makhnoviste qui, bien que sans cheval, perpétua l'Ukraine rebelle. Santin le Bordelais dont les tatouages révélaient la hantise d'une vie pure. Giua, le jeune penseur de Milan venu se brûler à l'air libre. Jimenez aux noms multiples qui démontra la puissance d'un corps débile. Manolo, dont l'intrépidité nous fit mesurer le ridicule de nos audaces.

De tous ceux-là, et de milliers d'autres, il ne reste que des traces chimiques, résidus de corps flambés à l'essence, et le souvenir d'une fraternité. La preuve nous a été donnée d'une vie collective possible, sans dieu ni maître, donc avec les hommes tels qu'ils sont et dans les conditions d'un monde tel que les hommes le font.

Pourquoi cet exemple ne serait-il valable que pour les heures de haute tension ? Pourquoi le destin ne se forgerait-il pas chaque jour ?

Louis MERCIER

HOMMAGE A LA CATALOGNE ROUGE ET NOIRE

(XXe anniversaire des Journées de Juillet 1936)

Parler de l'Espagne de 1936, c'est un peu, pour ceux d'entre nous qui ont vécu son drame, étaler en public une affaire de famille. C'est à la fois un devoir impérieux et une tâche pénible. Peut-être y a-t-il dans ce sentiment ambigu un regret de nos vingt ans, de nos espoirs évanouis. Peut-être prêtons-nous au peuple espagnol plus qu'il ne se doit et il est possible que cette Révolution « romantique » ait marqué le recul définitif du libéralisme dans le monde. Mais puisque nous avons survécu à cette défaite, s'il reste encore en nous quelque sentiment de justice, quelque espoir de liberté, c'est que nous pensons que l'Espagne de 36 a été l'honneur de l'Europe, qu'avec tous ses défauts évidents cette révolution reste encore un modèle et en quelque sorte une préfiguration d'un monde digne d'être accepté et aimé.

Nous avons vu depuis des hommes sincères nous proposer de mourir pour Dantzig, pour la Tchécoslovaquie, pour la Pologne. Contre un envahisseur imbécile et motorisé, nous avons vu un mouvement de Résistance bien naturel, mais où se mêlait le pire au meilleur ; nous n'avons pas voulu, pas su ou pas osé y participer ; nous étions quelques-uns à penser qu'on nous proposait de troquer le racisme de Hitler contre la paix concentrationnaire soviétique. Le monde d'entre les deux guerres avait bloqué notre besoin d'action efficace, le monde d'après 36 nous a offert des caricatures risibles de nos idéaux. L'inaction entraîne la lâcheté et le cynisme. Je fais partie de cette génération « historiquement » sacrifiée, et je conçois donc bien le sourire sceptique de ceux qui nous ont succédé. Mais c'est pour cela que c'est notre devoir de rappeler aux jeunes ce qu'a été l'Espagne de 36, ce qu'il y a encore de valable dans notre expérience d'alors ; certains comprendront peut-être qu'il y a quelques rares valeurs pour lesquelles vivre ou même mourir a un sens, à côté des grimaces frelatées du nationalisme ou des Empires totalitaires.

Le peuple espagnol s'est soulevé en Juillet 1936, les fascismes remportaient succès sur succès en Europe, Mussolini avait préfiguré ce que son compère Hitler réalisait avec plus de sincérité, de sauvagerie, de folie et d'esprit de système. Une résistance à cette vague paraissait vaine ; la liberté s'éteignait partout et sans combat ; la justice sociale paraissait inséparable de la tyrannie et la liberté liée inéluctablement à l'exploitation capitaliste. Déjà cependant une lueur était apparue : la résistance sans espoir des ouvriers de Vienne ; les plus courageux d'entre nous pouvaient espérer encore mourir les armes à la main. Quand éclatèrent les Journées de Juillet 36, on put penser qu'il était encore

possible non seulement de combattre, mais de vaincre. Cet immense espoir fut sans doute naïf, mais il redonnait un sens à notre vie, et nous ressentions encore envers l'Espagne une dette d'honneur. Notre illusion ne dura pas longtemps : quelques mois plus tard il devint évident que le territoire espagnol servait de camp d'entraînement aux différents impérialismes avant le grand conflit mondial.

* * *

Ce sont quelques impressions, quelques souvenirs de Juillet 36 que je veux vous soumettre.

J'ai eu la chance de me trouver par hasard en Catalogne quelques jours avant l'insurrection, d'y voir Andrés Nin et quelques anarchistes, d'assister ensuite aux débuts toujours prometteurs d'une Révolution populaire, qu'on ne qualifiait pas encore de « guerre de défense républicaine ».

Mes souvenirs d'Espagne sont limités dans le temps (j'ai regagné la France dès les premiers jours d'août) et dans l'espace (j'ai visité la Catalogne en juillet, puis suivi la deuxième colonne de miliciens au front d'Aragon).

Dès notre arrivée à Port-Bou au début de juillet, l'atmosphère sociale était tendue : on parlait encore de la récente grève du bâtiment menée par la C. N. T.¹ de Madrid ; la grève des chemins de fer catalans était imminente et déjà des graffiti de la C. N. T., de la F. A. I.², quelques-uns de l'U. G. T.³ couvraient les wagons ; on y lisait en particulier les salaires comparatifs de l'ouvrier non qualifié (6 pesetas 45) et du directeur (220 p.). Il faut savoir que le taux officiel de la peseta était alors de 2 francs français, mais son pouvoir d'achat supérieur à 3 francs ; on vivait alors à Paris avec 1000 fr. par mois, certains avec moins ; la moyenne des salaires, assez élevée en Catalogne, était de 10 p. par jour, alors qu'aux Asturies et en Andalousie des salaires de 2 ou 3 p. étaient courants, nous dit-on.

La grève générale des transports suit de près notre arrivée : outre l'absence de trains, l'absence de camions de ravitaillement est presque complète ; le port de Barcelone est frappé de paralysie. On sent déjà que le jeu est surtout mené par les hommes de la C. N. T. et de la F. A. I.

Pour nous bien reconnaître dans la complexité des nuances politiques et syndicales d'alors, nous discutons successivement avec Andrés Nin, secrétaire du P. O. U. M.⁴ et promis à un destin tragique, puis avec

¹ La Confédération Nationale du Travail (C. N. T.) était le plus fort groupement syndical (au moins en Catalogne).

² La Fédération Anarchiste Ibérique (F. A. I.) contrôlait la C. N. T.

³ L'Union Générale des Travailleurs (U. G. T.), également puissante, groupait les ouvriers de tendance socialiste ou communiste.

⁴ Le Parti Ouvrier d'Unification Marxiste (P. O. U. M.) avait en Catalogne une influence qui dépassait le nombre de ses adhérents (quelques milliers). Il groupait des communistes d'opposition, détachés du trotskysme officiel et liés de près à l'autonomisme catalan de gauche.

Alfonso de Miguel, intellectuel anarchiste, qui nous pilote avec dévouement dans les syndicats C. N. T. de l'habillement, du bâtiment et des transports, où l'agitation gréviste est déjà fébrile. Je n'oublierai pas de mentionner l'indignation d'un jeune camarade du syndicat de l'habillement : lorsque je lui dépeins l'atmosphère de kermesse qui accompagne en France les occupations d'usines, il ne comprend pas ; pour lui la grève ce n'est ni les chants ni la danse, c'est l'action directe accompagnée au besoin du pistolet et de la bombe, et c'est pour demain l'installation victorieuse du communisme libertaire. Je cite cette anecdote comme très caractéristique de l'ambiance catalane d'alors, de cet idéalisme quasi religieux des anarcho-syndicalistes, apôtres de l'attentat individuel autant que de l'action collective.

Les meurtres politiques semblent naturels dans cette atmosphère surchauffée, chez les libertaires bien entendu, mais aussi chez les marxistes ; les fascistes de Madrid assassinent le lieutenant Castillo, un socialiste ; la riposte ne se fait pas attendre et, la nuit suivante, les compagnons de Castillo « exécutent » la meilleure tête des partis de droite, Calvo Sotelo, ancien monarchiste devenu le leader du fascisme espagnol. Ces deux meurtres vont contribuer à allumer le brasier révolutionnaire. Le coup d'État fasciste semble imminent, on se provoque de part et d'autre et, quelques jours plus tard, le soulèvement de la Légion étrangère au Maroc donne le signal du *pronunciamento* militaire. L'extrême-gauche de son côté, sans trop consulter le gouvernement de Front populaire, ne reste pas inactive ; on sent bien que quelque chose de grave est en préparation dans les syndicats.

Dans ces derniers jours de calme relatif, une camaraderie spontanée s'établit vite entre les Catalans et les campeurs que nous étions. Nous eûmes l'impression de vivre au milieu d'un peuple fier, courageux et pacifique à la fois, ignorant le chauvinisme. Mais ce premier contact était peut-être en partie trompeur : la vieille hostilité des Catalans à l'égard des Castellans expliquait sans doute leur amitié instinctive à l'égard de n'importe quel étranger. Un fait reste incontestable : les ruraux ressentent, tout comme les ouvriers et les petites gens, le malaise social ; nous constatons une vraie fraternité entre paysans et ouvriers, et pas une fois n'apparaît la jalousie de l'homme de la terre à l'égard de l'homme des villes ; les uns et les autres semblent se comprendre et aspirer à plus de justice sociale pour tous.

* * *

Dès le dimanche 19, les bruits de guerre civile parviennent jusqu'à nous, au fin fond d'un village de la côte catalane. Reprenant la route du Sud, nous regagnons en hâte Barcelone, en carriole et en camion, car les transports officiels n'existent plus et aucune voiture ne peut circuler sans l'autorisation des syndicats. La plupart des autos portent les insignes de la C. N. T. et de la F. A. I., quelques-unes celles de l'U. G. T. et du P. O. U. M. ; nous n'en avons pas rencontré une seule des autres organismes de Front populaire, ni de la Généralité de Catalogne (gouvernement régional). L'emprise des libertaires est particulièrement frappante à Mataro, petit centre de textile et de bonneterie

situé à 30 kilomètres au nord de Barcelone, où flotte partout le drapeau rouge et noir. Dans cette ville, le niveau de vie est satisfaisant, semble-t-il : nous sommes entrés dans plusieurs habitations ouvrières fort bien tenues, on nous parle de 12 pesetas par jour de salaire avec congé annuel et assurances (vieillesse et maladie). C'est là que nous verrons le dernier curé vivant circulant en soutane ; la lutte prend traditionnellement une allure antireligieuse féroce dans cette Espagne de l'Inquisition, sauf en pays basque bien entendu.

Les rumeurs et les faux bruits, optimistes ou pessimistes, circulent d'autant plus activement que la poste est interrompue, que les journaux n'arrivent guère — et s'entraînent déjà au mensonge patriotique ou révolutionnaire. Cet aspect rebutant de la « lutte antifasciste » ne nous apparaît pas alors, et c'est rétrospectivement que je constate comme le mensonge est plus facile à installer que la justice sociale ; les tueurs de curés préfèrent leur besogne sans risque à la vie du front ; le maquillage vestimentaire transforme vite un bourgeois terrorisé en un prolétaire extrémiste ; une « grande pagaïe », pour excitante qu'elle soit, ne prépare pas une ère d'abondance socialiste.

Retenons cette leçon des événements d'Espagne : rien ne justifie le mensonge, même par omission. Et nous en avons tous commis, retour d'Espagne, en nous retrouvant dans l'ambiance mesquine du Front populaire français ! Comme nos prédécesseurs qui vécurent les premiers jours de la Révolution d'Octobre, nous avons eu peur de ne pas être compris et de nuire à un mouvement dans l'ensemble louable et acceptable. De fil en aiguille, les plus butés en sont arrivés à accepter le stalinisme, en Russie comme en Espagne, et sans même être du parti ! Mais ce serait aussi fausser la perspective que de peindre en noir les débuts de la Révolution espagnole, comme Simone Weil le fit par excès de probité intellectuelle et peur d'être dupe. Malgré des excès individuels — plus liés au tempérament espagnol et à la nature humaine qu'à des ordres venus d'en haut — ce qui domine, c'est la générosité et la dignité des vainqueurs. Et notons que nous avons pu pénétrer partout et rencontrer partout des interlocuteurs connaissant le français ; nous sommes allés dans les syndicats et dans les organismes officiels, d'abord à la faveur de la « pagaïe », ensuite comme miliciens réguliers ; les atrocités du début nous paraissent, dans le territoire républicain que nous avons traversé, avoir été spontanées, sporadiques, assez rares, explicables sinon excusables. Elles viennent d'en bas, et non d'en haut ; elles ne rencontrent pas la sympathie des militants du rang ; ceci vaut d'être noté et correspond à bien des conversations que nous avons eues, soit occasionnellement, soit en assistant à des scènes de violence et à l'exécution de quelques « contre-révolutionnaires » déguisés en ouvriers (dont deux curés, d'après la tonsure découverte sous leur casquette). Dans les premiers jours de la révolution, les polices politiques n'occupent pas encore le haut du pavé.

Nous continuons notre route vers le nord, à travers les barricades, les parades de miliciens anarchistes, les manifestations antireligieuses ostentatoires, les coups de feu inutiles lancés à tort et à travers par des mains inexpertes (l'Espagnol n'est pas un soldat, vu l'absence de conscription généralisée).

A notre retour à Barcelone, le calme paraît revenir et la vie quotidienne reprend tant bien que mal. Certes les Ramblas sont plus agitées que la semaine précédente, les voitures de la police portant les initiales de la C. N. T. et de la F. A. I. sillonnent sans cesse et à toute vitesse les chaussées et de préférence les trottoirs ; des gosses de quinze ans paradent avec leur pistolet ; quelques églises brûlent, des cadavres de chevaux et des carcasses d'autos incendiées sont les témoins des combats de dimanche autour de la place de Catalogne ; les files de tramways renversés encombrant les grandes artères, des « balles perdues » partent des toits ; des civils rasant les murs en brandissant un mouchoir blanc. Mais, dans l'ensemble, on a l'impression que la révolution a triomphé et commence à s'installer ; les milices ouvrières sont en armes ; les ordres partent des syndicats et non du gouvernement républicain officiel ; les libertaires organisent les collectivisations des entreprises, souvent en collaboration avec des militants du P. O. U. M. et même du P. S. et du P. C. (qui n'ont pas encore fusionné). A la façade des grands hôtels et des maisons bourgeoises flottent les drapeaux des partis et syndicats ; je doute que ces réquisitions apportent de meilleurs logis aux ouvriers : une nouvelle bureaucratie, dont on sentira le poids plus tard, s'installe avec ses paperasses habituelles. On expose à la morgue les cadavres des premières victimes de la révolution ; le chiffre officiel qu'on nous donne à l'hôpital-clinique est de 203 morts anti-fascistes (dont 28 femmes et quelques enfants) et 350 blessés ; ces chiffres sont certainement au-dessous de la vérité ; quant aux victimes « fascistes », inutile de dire qu'on n'en parle pas.

Dans les diverses organisations que nous visitons le mercredi 22, l'accueil est chaleureux, malgré le surmenage et les nuits d'insomnie — passées, pour la plupart, dans des fauteuils d'hôtels. Comme les autres, nous nous habituerons vite à ce manque de sommeil qui rend l'activité de chacun encore plus fébrile. Au siège du P. O. U. M., sur les Ramblas, règne un ordre apparemment militaire (comme d'ailleurs au P. S., à l'U. G. T. et au P. C. : nous n'avons pas l'occasion de revoir les syndicats C. N. T.) et nous causons quelques instants avec André Nin, optimiste quant au succès final, mais sans illusion sur la marche immédiate des événements et plein de scepticisme sur les capacités d'organisation des anarchistes. Il douche notre enthousiasme à l'égard de l'héroïsme un peu dilettante des libertaires. Il pressent déjà les luttes fratricides de Mai 1937, dont il devait être une des premières victimes, mais il sous-estime la puissance montante des staliniens (il est vrai que les armes russes n'arriveront que trois mois plus tard et que le P. C. en Catalogne n'a pas su mordre sur les masses, comme dans le Sud de l'Espagne et comme en France). Nin envisage une lutte de plusieurs mois et ne croit pas à la prise imminente de Saragosse, dont tous les autres partis parlent avec assurance. Sa lucidité nous aidera à revenir sur terre et à ne pas nous laisser griser exagérément.

Aux abords du port, les sportifs français des Olympiades de Barcelone s'occupent de leur rapatriement et ne paraissent pas en général goûter cette guerre civile, qui a brisé dans l'œuf leurs exploits athlétiques.

* * *

Avec un jeune camarade français, je décide de rejoindre les milices ouvrières ; et, comme le P. O. U. M. ne tient pas à s'encombrer de bouches inutiles, nous nous engageons dans les milices du P. C. de Catalogne, dont la tâche immédiate est de gonfler des effectifs squelettiques : il n'y a alors qu'environ 3000 communistes organisés dans toute la Catalogne. C'est donc à l'Hôtel Colon, centre des milices communistes, que nous passons deux soirées avant notre départ pour le front. Là, le hasard nous met en contact avec une secrétaire du P. C., à cheveux gris, d'allure énergique, âgée d'une cinquantaine d'années à peine. Cette femme qui nous entoure de ses soins et a facilité nos formalités d'engagement se nomme Caridad Mercader : est-ce la mère du futur assassin de Léon Trotsky ? Outre des Espagnols, nous rencontrons à l'Hôtel Colon de nombreux réfugiés italiens et allemands, mais pas de Russes selon toute apparence — leur heure n'est pas encore venue. On dort mal, mais on mange bien. La discipline n'est pas rigoureuse, mais suffisante ; malgré le mélange des sexes, l'attitude générale des Espagnols est digne et le restera, je crois. Tous ces jeunes en short et en salopettes ressemblent plus à des clients d'auberges de jeunesse qu'à des guerriers ; leurs connaissances militaires paraissent égaler les nôtres, c'est-à-dire voisines de zéro. Un transfuge de l'anarcho-syndicalisme (nous dit-on) doit diriger notre colonne vers Saragosse ; cet être d'apparence assez fruste excelle à la propagande : il organise même un faux départ pour calmer notre impatience du second soir. Après avoir quitté l'Hôtel Colon, nous n'aurons plus l'occasion de le rencontrer ; il comprend d'ailleurs fort mal le français.

Le soir du 24, on nous transfère dans un local de l'U. G. T. et nous serons dès lors mêlés à des camarades de diverses tendances. L'ambiance y est plus spontanée et moins grandiloquente qu'à l'Hôtel Colon. Là aussi chacun se montre bon camarade, sans rivalité. Nous assistons au départ d'une première colonne pour le front de Saragosse, composée de miliciens et de quelques transfuges de l'armée régulière, dont un Français de la Légion étrangère avec qui nous bavardons sur les événements de dimanche ; sur ordre de ses chefs, il a commencé la lutte... de l'autre côté de la barricade.

Ce n'est que le samedi 25 que nous nous embarquons enfin en chemin de fer, avec le service de santé de la 2e colonne du front Nord. Notre convoi est des plus pittoresques : les wagons de miliciens alternent avec des plateformes de marchandises garnies de mitrailleuses, dont les desservants sont des hommes de la F. A. I. Miliciens et miliciennes s'entassent dans des wagons torrides où nous allons vivre quatre à cinq jours, pour atteindre ce « front » mythique, car tout se borne à quelques bombardements par avions (qui lancent des bombes de 10 kg. à peine) et quelques échanges de salves parfaitement inutiles entre les dits avions et nos mitrailleurs. Comme le fera la deuxième guerre mondiale, celle-ci commence par une « drôle de guerre ». Les modèles de fusils et de revolvers sont hétéroclites et les munitions, en général, parfaitement inadaptées à leur usage. Rare sont ceux qui savent manier ou ont même vu de près un fusil ; les premiers blessés le seront avec leurs propres armes. C'est bien plus un départ de week-end qu'un départ pour un front de guerre. Par bonheur, apprendrons-nous plus tard, les gens d'en face ne

sont pas beaucoup plus malins que nous, à part les tabors marocains, qui valent nos anarchistes sur le plan de l'efficacité militaire et du courage. L'égalité quasi absolue entre officiers et soldats est fascinante et durera autant que les milices ouvrières elles-mêmes, jusqu'à leur fusion dans l'« armée populaire ». Plus que le manque d'armes et d'entraînement, c'est le manque de discipline qui frappe. De sa locomotive blindée surgit un mécanicien barbu, qui circule parmi nous et nous manifeste son enthousiasme, ce qui retarde encore le départ du convoi. Enfin le train s'ébranle au cri de « U. H. P. »⁵, accepté unanimement par toutes les tendances de l'arc-en-ciel politique.

Inutile d'insister sur notre traversée de la Catalogne et de l'Aragon : c'est une fête permanente et colorée ; à chaque halte (et elles sont nombreuses), les paysans nous passent des cruches d'eau, des miches de pain et des fruits ; les drapeaux rouges et noirs s'érigent partout, jusque sur les meules de paille ; hommes et femmes, le poing levé, acclament le convoi. C'est une belle phase de notre randonnée. A Lérida, les anarchistes et le P. O. U. M. paraissent coordonner toutes les activités de cette belle cité, moderne au bord du fleuve, moyenâgeuse par sa citadelle. Le ravitaillement est encore excellent ; mais la troupe commence à réquisitionner des vêtements dans les boutiques, ce qui ne va pas sans grincements de dents, semble-t-il : nos bons de réquisition n'inspirent pas confiance aux commerçants.

Ce n'est qu'entre Barbastro et Sariñena que l'atmosphère de guerre apparaît ; nous voyons les premiers blessés qui redescendent. Les visages sont plus tendus, les gens moins loquaces ; la trop belle confiance dans les lendemains fait place à une « espionnisme aiguë ». Mais notre court séjour au front du Haut-Aragon, dans le petit village de Granen, nous permet d'apprécier la grande fraternité et l'hospitalité désintéressée de ses paysans. Nous étions un millier de miliciens pour un millier d'habitants, ce qui ne refroidit pas l'accueil chaleureux de ces pauvres cultivateurs aragonais.

Aujourd'hui encore, je salue en pensée ces camarades que nous avons trop tôt abandonnés, pour un front où il ne se passait rien et où les jours d'été rendaient encore la vie facile et supportable. Que sont-ils devenus ? Combien sont morts ? Que reste-t-il d'espoir au cœur des survivants de ces villages « collectivisés » sous une discipline libertaire librement consentie ? L'expérience a peut-être été trop courte et trop incomplète pour laisser des traces indélébiles, et le réveil sous la vieille domination des hobereaux a dû être particulièrement amer. Qui écrira l'histoire *impartiale* de ces communautés agraires ?

A notre retour à Barcelone, dans les premiers jours d'août, la ville est calme, le ravitaillement encore bon, sauf pour la viande (elle venait en partie des Asturies). Les magasins collectivisés sont ouverts et pas encore vidés de toute marchandise. Trams, autobus et métros fonctionnent normalement. Seul le port reste inactif. L'activité de chacun paraît normalisée : on s'installe dans la révolution et dans la guerre. On nous dit toutefois que les demandes de passeports affluent ; devant

⁵ U. H. P. : Union des Frères Prolétaires, cri de ralliement des combattants asturiens d'octobre 1934.

le danger d'une crise prolongée, les rats quittent le navire. La ferveur révolutionnaire est déjà moins vive que dix jours plus tôt ; mais, de retour en France, l'ambiance de Barcelone nous paraît par contraste haute en couleurs et fort dynamique. Pendant les six mois qui suivront, nous ne vivrons qu'en fonction de l'Espagne, qu'avec le désir ardent d'y retourner et d'y combattre.

Sur l'impression que donnait Barcelone à un étranger, un excellent témoin, Georges Orwell, qui s'engagea près d'un an plus tard dans les milices du P. O. U. M., écrit :

Sans doute quiconque était là depuis le début devait avoir l'impression, même déjà en décembre et janvier (1937), que la période révolutionnaire touchait à sa fin ; mais pour qui arrivait alors directement d'Angleterre, l'aspect saisissant de Barcelone dépassait toute attente. C'était bien la première fois de ma vie que je me trouvais dans une ville où la classe ouvrière était « en selle »... Je ne me rendis pas compte que tout simplement un grand nombre de bourgeois aisés se terraient ou, provisoirement, se déguisaient en prolétaires... Au printemps 1937, le changement des foules (quant à l'habillement) était saisissant. Deux faits donnaient le ton à tout le reste : d'une part les gens — la population civile — ne s'intéressaient plus beaucoup à la guerre ; d'autre part l'habituelle division de la société en riches et en pauvres s'affirmait à nouveau...

Pendant ce temps-là se poursuivait une propagande systématique contre les milices de partis et en faveur de l'Armée populaire...

Les Espagnols ont sans conteste une générosité, une noblesse d'une qualité qui n'est pas exactement du XXe siècle. C'est ce qui permet d'espérer qu'en Espagne, même le fascisme pourrait prendre une forme relativement moins autoritaire et plus supportable. Peu d'Espagnols possèdent les odieuses capacités et l'esprit de suite qu'exige un État totalitaire moderne¹.

Quant à moi, je n'ai pas assisté comme Orwell aux Journées de Mai 37, qui mirent un point final à la révolution espagnole et permirent aux staliniens d'instituer leur dictature de fait ; mais ces réflexions me font penser que j'ai eu la chance de connaître la plus belle époque, celle des débuts d'une révolution où le peuple fut véritablement « en selle », mais pas pour longtemps. Comme les journaux du P. O. U. M. nous le rabâchaient quotidiennement, c'était folie de vouloir séparer la guerre et la révolution ; on ne pouvait gagner la guerre sans développer de pair et affermir les conquêtes sociales. Pour nous qui avons connu Juillet 36, c'est l'évidence même.

* * *

Je rentrai en France en pleine lune de miel du Front populaire, époque des embrassades entre staliniens, radicaux et socialistes. Les socialistes tremblaient de se brouiller avec l'Angleterre (voir le fameux discours de Léon Blum à Luna-Park), et avaient une peur bleue d'un

¹ Georges ORWELL, *La Catalogne libre*, trad. par Yvonne Davet (Gallimard).

mouvement nationaliste au Maroc français (on a vu mieux depuis en Afrique du Nord !).

Lorsque je lui proposai mes souvenirs sur la Catalogne, le premier réflexe d'un bon camarade, alors socialiste de gauche, fut de me demander de changer le titre de mon article : *Ce que j'ai vu de la Révolution espagnole* devait devenir « Ce que j'ai vu de la lutte contre Mola » — général franquiste dont j'ignorais l'existence et ignore encore toujours le rôle exact.

Il ne fallait à aucun prix parler de « révolution ». Il y allait de la conservation des victoires sociales acquises pacifiquement en France, insinuait-on. La première tâche était de se prémunir contre une attaque hitlérienne : on défendait, en Espagne comme en France, « le Droit, la Liberté, la République », et pas plus. Cet idéal alléchant de « Guerre pour la Démocratie » a, comme on le sait, excité l'héroïsme républicain de notre peuple et contribué à nos « succès » de 1940. Seule une lutte révolutionnaire authentique en faveur d'un idéal libertaire avait quelque chance de galvaniser les meilleurs, de contrebalancer la propagande soviétique, d'ébranler (avec ou sans guerre) la suffisance des dictateurs fascistes voisins, dont le régime était encore fragile et l'armement incomplet. Mais à quoi bon explorer le domaine des suppositions et refaire l'Histoire ?...

Le fait incontestable, c'est qu'à notre retour de Catalogne, le spectacle du Front populaire français était si choquant qu'on ne souhaitait qu'une chose : repartir de l'autre côté des Pyrénées dans le plus bref délai. Je ne l'ai pas fait, et bientôt il fut trop tard. En Espagne aussi, la révolution était matée et l'ordre régnait grâce aux armes russes.

Aujourd'hui, l'ordre règne encore là-bas, celui de Franco. Naguère encore, on donnait le fouet dans les prisons d'Espagne, comme le prouve un reportage du *New York Times* de mai 45. Certes, il ne s'agit pas d'un fascisme « scientifique » comme en Allemagne ou en U. R. S. S. — d'une part grâce à la longue résistance des opposants (qui a pourri la victoire franquiste), d'autre part grâce au tempérament ibérique qui se prête mal au moule fasciste, enfin et surtout parce que les problèmes économiques ont étranglé chez les franquistes toute velléité sérieuse de provocation guerrière (même la répression s'atténue peu à peu). Si Franco reste, c'est que la division des antifascistes et la peur d'une nouvelle guerre civile poussent à le supporter ; mais, si la terreur est moins féroce, la misère reste, plus accablante que jamais.

Un jour la lutte reprendra, sous une forme ou sous une autre. Souhaitons que les Espagnols sachent tirer quelques conclusions de leur expérience, associer un meilleur sens de l'organisation à leur admirable instinct de liberté. En Espagne, tout progrès social est subordonné à une révolution agraire profonde et à une transformation de l'industrie — qui peut cesser d'être inhumaine si des hommes épris de justice et d'esprit libertaire s'attellent sérieusement à cette tâche. L'enjeu me paraît mériter un tel effort.

Daniel MARTINET

L'ÉTERNELLE PIÉTAILLE SACRIFIÉE

Quand les « volontaires » espagnols assiégeaient Léningrad

Si nous parlions un peu de la division Azul ?

Oui, je sais, le moment est bien mal choisi.

Le général Franco, qui en 1940 avait réclamé vainement à l'Allemagne, pour prix de son intervention, la moitié de l'Afrique du Nord et de l'Afrique occidentale « française », est aujourd'hui un grand ami des U. S. A., qui lui fournissent de quoi remonter son armée ; il est aussi un grand ami de l'U. R. S. S. et de ses satellites qui l'ont triomphalement accueilli parmi les Nations-Unies ; un grand ami des Pays Arabes, dont il reconnaît l'indépendance après les avoir, durant sa guerre civile, exploités comme une mine de carburant humain ; et un grand ami de la Papauté, à qui il doit à vrai dire une fière chandelle ; et un grand ami de la France républicaine, à qui il a rendu non-intervention pour non-intervention !

Il n'y a qu'un seul endroit où il n'ait pas d'amis : à peine des complices, ce qui n'est pas la même chose, comme nous l'apprend, entre autres, le XXe Congrès du Parti communiste (bolchevik) ; c'est l'Espagne, où les grèves succèdent aux manifestations d'étudiants — et où le clergé, la caste militaire, la féodalité terrienne et capitaliste, la nouvelle bureaucratie et l'appareil politique lui-même ne le soutiennent plus sans réticences, tandis que le gros de la population, n'était la crainte d'une seconde tuerie à la façon de 1936-1939, l'aurait déjà depuis fort longtemps liquidé. Sans le spectre du communisme (qu'il agite sans vergogne tout en se faisant ouvrir des crédits par les héritiers de Staline), Franco ne se serait jamais tiré d'affaire, ni à l'intérieur, ni à l'extérieur. Or, quel appoint représente-t-il, comme auxiliaire à une croisade offensive ou défensive ? Nul. Ses parrains *anticommunistes* auraient le plus grand tort de croire qu'il puisse être, sur ce terrain du « donnant, donnant », autre chose qu'un boulet à traîner. Témoin en est l'histoire de la fameuse *Division Azul*, la division bleue, envoyée par Franco sur le front russe en 1942 et dont *C. N. T.*, l'organe des syndicalistes libertaires espagnols en exil, a publié la véridique histoire. Une histoire qui est, plus ou moins, celle de tous les « fantassins » des guerres passées, présentes et futures et où plus d'un reconnaîtra sa propre expérience — celle qui se résume dans cette question toujours sans réponse : « — Qu'est-ce qu'on fout là ? »

Le prix du sang

Quand un homme d'Etat rend service à un autre, c'est généralement avec du sang : or le sang, comme on sait, ne se paye que par le sang. La gratitude des hommes d'Etat leur interdit de se servir d'une autre monnaie

pour reconnaître les services rendus. D'où nécessité de trouver des *donneurs de sang*, volontaires ou non. En fait, on en trouve toujours. Hitler et Mussolini en avaient trouvé en abondance pour aider leur collègue Franco à s'installer au pouvoir sur une Espagne pacifiée en forme de cimetière. Franco ne pouvait pas être en reste. D'où l'intervention espagnole aux côtés de l'axe Berlin-Rome.

Il s'agissait, au moment où les chances risquaient de tourner contre le nazisme, de payer la dette politique contractée en 1936-1939 par l'Espagne nationaliste envers la Légion Condor et la Gestapo, envers les Junkers et les Messerschmitts de la *Lufwaffe*, envers le cuirassé *Deutschland* surveillant Minorque et l'escadre allemande bombardant Almería en signe de non-intervention...

En tribut de reconnaissance pour Guernica, en tribut de reconnaissance pour la mort de 1 200 000 Espagnols (dont 800 000 non-combattants) tués par le militarisme totalitaire, une force « volontaire » devait se lever de terre, exprimant l'impatience des donneurs de sang espagnols de se saigner à blanc pour la *Wehrmacht*.

Comme la chose fut organisée, nous ne prétendons pas le savoir, bien que les méthodes des sergents-recruteurs aient peu varié depuis l'origine des armées. Nous préférons laisser la parole à un témoin oculaire, celui-là même qui a rédigé pour C. N. T. l'historique de la division Azul.

Dans chaque localité, nous dit-on, fut organisée une espèce de *fiesta mayor* (foire, kermesse) avec organisation de danses et de banquets ; divertissements suivis, naturellement, par un essai d'enrôlement général. Mais l'enrôlement se réduisit pratiquement à peu de choses ; phalangistes compromis dans des meurtres ou des malversations, aventuriers ou déracinés de toute espèce, et surtout *républicains menacés de mort ou de représailles familiales*, tel fut le recrutement de la division Azul. Il fallut recourir à un véritable porte à porte. On vit circuler des camions chargés de la chair à canon ramassée de village en village ; ils exhibaient dans les bourgades traversées, au milieu de la froideur absolue des populations, des écriteaux qui proclamaient : « De Burgos à Moscou ! », « De l'Espagne aux monts Oural ! », etc... Pauvres Ibériques, pauvres méridionaux brunis de soleil, promis à l'abandon dans les neiges infinies !

Des cris, des drapeaux, un enthousiasme factice. Puis ce fut l'embarquement dans les wagons à bestiaux des trains sinistres, éternel symbole de la guerre.

Le chemin du sacrifice

La Division Azul prit le chemin du sacrifice, le chemin de France — pays alors « collaborant » — dans un climat d'indifférence glaciale. Chose curieuse, les Boïnas rouges (bérets carlistes) des soldats de la civilisation totalitaire allaient s'éclaircissant au fur et à mesure que le train les emportait. Tous les jours des vides béants se produisaient dans les rangs des « volontaires » sacrifiés, de gré ou de force, à la défense d'une cause qui leur était étrangère. C'est que parmi les recrues germanophiles, les plus enthousiastes, ceux qui avaient le plus donné de la voix

contre Staline et contre Churchill, s'étaient prudemment éclipsés : les uns étaient restés dans les lieux de prospection parcourus en auto, les autres, les plus nombreux, étaient retournés à Madrid.

« A peine débarquée à Berlin, dit un témoin, notre troupe mercenaire fut traitée avec dureté, comme de la viande à brûler qu'on attendait depuis longtemps et qui avait tardé à arriver... La Division Azul, officiellement dénommée *Division Espagnole des Volontaires*, était destinée au secteur nord du front oriental, et c'est entre la Finlande et la ville de Leningrad qu'elle prit position, par une température de 60 degrés au-dessous de zéro, comme si l'on avait fait exprès pour ne pas laisser un homme en vie... »

A ces malheureux, le commandant responsable de leur sacrifice, le général Muñoz Grandes, confortablement installé avec quatre cents *enchufistas* (combinards) dans son quartier général de Berlin, trouva bon de faire un discours par radio, à l'occasion de Noël 1942. Les pieds au feu, il adressa les encouragements suivants à ceux de ses subordonnés qui affrontaient alors un froid mortel et le feu des défenses intérieures de Leningrad :

« Très tenace est l'ennemi, et très dur l'hiver russe : mais notre race est encore plus dure, dans cette lutte aux côtés des héroïques troupes allemandes. »

Et il les engageait classiquement à *tenir jusqu'au bout*.

Entre temps, ceux qui tombaient étaient saisis et étouffés par la neige, et leur place était prise par des « renforts » : malheureux venant des prisons d'Espagne, convertis à force de faim, de coups, de prolongation de peine — et phalangistes « volontaires du devoir », toujours moins nombreux.

Bleus de froid et de coups

Les glorieux faits d'armes portés au compte de la division Azul furent : la liquidation d'une tête de pont établie par les Russes sur une rivière qui servait de ligne de démarcation, et une action défensive imposée par la pression bolchevique aux environs du lac Ilmen, dans la nuit du 27 décembre 1942.

A cette occasion, Muñoz Grandes avait ordonné à ses soldats : « *Que personne ne recule ! Conservez vos positions comme si vous étiez cloués à terre !* » Les « bleus » n'eurent garde de bouger. Le gel, et les baïonnettes allemandes situées à l'arrière, leur en enlevait jusqu'à la tentation...

Le froid faisait encore plus de mal aux divisionnaires bleus que les rafales et les feux de salves des Russes. Un autre facteur statistique de pertes était l'abondance des « lâcheurs ». Il était tellement plus beau de plastronner dans les cafés de Madrid que de crever dans la glace ! Tout cela fit que, sur les 27 000 hommes qui passèrent par les unités combattantes de la *Division Espagnole des Volontaires*, il y eut 8000 déserteurs plus ou moins protégés et 11 000 morts, estropiés, hospitalisés ou « disparus » sur le front et le long du chemin qui sépare Leningrad de la frontière d'Espagne.

L'oraison funèbre des victimes fut prononcée en ces termes par le colonel baron von der Gross :

« Des centaines de tombes fraîchement creusées, ça et là, dans l'immense terre russe, soulignent la véracité du vers célèbre : *No hay un puñado de tierra sin una tumba española* (il n'y a pas un coin de terre sans une tombe espagnole). Et les noms de toutes les régions d'Espagne sur les bras de ces croix rustiques témoignent tacitement des hautes vertus militaires d'une race d'authentiques soldats. »

Les restes désarmés de la division Azul revinrent en Europe occidentale en qualité de prisonniers rapatriés. Des centaines de survivants, la plupart blessés, furent accablés d'outrages lorsqu'ils arrivèrent en convoi à la station française de Chambéry, après avoir traversé la Suisse, et ils eussent été lynchés par la foule sans les efforts de la Croix-Rouge et l'intervention des Américains.

« Vae victis ! »

Il est pénible de constater que les Français ont réservé aux rescapés espagnols « fascistes » des plaines russes les mêmes huées et les mêmes coups qui avaient salué l'arrivée à la frontière pyrénéenne des soldats et des réfugiés « antifascistes » en 1938. L'insulte aux vaincus est restée, depuis Brennus, dans les mœurs de ce peuple qui se croit le plus généreux et le plus spirituel de la terre ; et cela, malgré les terribles leçons d'humilité de 1871 et de 1940 !

Combien il serait temps pour nous de tirer de nos propres misères historiques cette notion trop oubliée, que si l'*oppresseur* est maudit, l'hôte, le proscrit, le vaincu, le fugitif, le suppliant, et plus généralement le *malheureux*, est sacré dans sa personne et dans son honneur. Belle revanche, certes, pour une déroute comme nous en avons tous connu nous-mêmes, de frapper et d'insulter un adversaire désarmé ! Sous un uniforme détesté, il faut savoir discerner un ami peut-être et sûrement une victime ; nous savons maintenant que la division Azul se composait en bonne partie de républicains recrutés sous la menace des pires représailles, et l'on peut supposer que le reste avait acquis pour Muñoz Grandes et Franco la considération que mérite le chef oublieux de ses hommes. Ce sont ces gens-là que les communistes et les superpatriotes de Chambéry ont essayé de massacrer, pour leur donner une leçon de courage et de démocratie !

C. N. T. n'a pas évoqué dans ses colonnes, par un oubli généreux à quoi il faut rendre hommage, la *lâcheté française bien connue*, qui s'est odieusement exercée à l'endroit des rescapés d'Irun, de Catalogne, et d'ailleurs, avant d'accabler les Allemands et les Espagnols capturés sous l'uniforme nazi.

Cette lâcheté, d'ailleurs, n'a pas épargné les Français eux-mêmes. Dans nos discordes civiles, tout homme appartenant à un autre parti que celui au pouvoir était réputé hors l'humanité ! Si Franco a mis à la mode de tondre, de marquer, de promener nues, de violer ou mutiler les femmes des rouges, il faut avouer que les rouges et les tricolores de chez nous ont montré qu'ils étaient de bons élèves. Le fascisme de gauche valait celui de droite : il l'a prouvé en surpeuplant les bagnes et les cimetières. Et cela aussi devait être dit.

André PRUNIER

ROMANCIERO DE LA GUERRE CIVILE

Que serait la prestigieuse Europe, en effet, sans la pauvre Espagne ?

A. Camus

... Mais demeurent dans leur gorge
Comme un message blessé
Les cris de ceux qui sont morts
Luttant contre le fascisme.

Arturo Serrano Playa

Je ne suis pas d'un peuple de bœufs.

Miguel Hernandez

Quelle sera la rose aurore
Qui verra Grenade conquise ?

Pla y Beltran

DEUX POÈTES ESPAGNOLS

A ANTONIO MACHADO

¡ Padre y pan de la poesía !

Lunes sin voz
y martes sin razones,
miércoles sin Historia...
¡ Oh reloj grave junto al río que huye !
¡ Oh reloj en acecho, palpitante reloj
paciente tiempo esperando matar
con sus agujas frías
al rojo toro ibérico trabado
en el aleve coso de Occidente !

¡ Oh rapaz viento,
rosa que calculas
el interés compuesto de la humana tragedia !

Sí. El Occidente es hielo,
pantano de traiciones,
sangre prisión y hielo.
Y entre dos resplandores
en Occidente se alza
el trono de la Banca y de la guerra.
Y entre dos luces
— niebla sin alma, ocaso sin noticias —
un buitre ceniciento vuela cerniéndose,
baja por torturar la agonía insepulta
de España encadenada
de España Prometeo
y su verbo rebelde
que se llama Antonio.

Y entre dos luces
y entre dos resplandores
¡ qué ausente mar
— Antonio meditando —
resuena en el destierro !
¡ Qué amarga risa
como el profundo yodo

A ANTONIO MACHADO

Père et pain de la poésie !

*Le lundi est sans voix
et le mardi sans conscience,
mercredi sans Histoire...
Horloge grave près du fleuve qui fuit !
Horloge aux aguets, émouvante horloge
temps patient qui attends pour tuer
avec tes froides aiguilles
le rouge taureau ibérique entravé
dans les perfides arènes de l'Occident !*

*Oh, vent rapace,
Rose qui calcules
les complexes intérêts de la tragédie humaine !*

*Oui. L'Occident est de glace,
marais de trahisons,
sang, prison et glace,
et entre deux éblouissements
en Occident se lève
l'Empire de la Banque et de la Guerre.
Et entre ces deux clartés
— brouillard sans âme, crépuscule sans nouvelles —
un vautour couleur de cendre, vole, tourne
et descend pour troubler l'agonie sans sépulture
de l'Espagne enchaînée
de l'Espagne Prométhée
et de son verbe rebelle
qui se nomme Antonio.*

*Et entre deux clartés
Et entre deux éblouissements
la mer est absente
— médite Antonio —
et pourtant elle chante en exil !
Quel rire amer
semblable à l'iode profond
de l'espérance humaine
rempli de sécheresse,
monte vers les cimes
à travers les rocs et les terres arides
pour trouver le calme du crépuscule*

de la humana esperanza
llena la soledad,
sube hacia las alturas
por yermos y roquedas
para ganar la calma del crepúsculo
por ver la luz del último poniente
por detener el sol
sobre el abismo ciego
encendiendo razones.

Y Antonio no está solo.
Y Antonio tiene un mundo ante sus ojos
que ven caer cadenas.
Y Antonio tiene oídos
que oyen crecer la hierba,
crecer los pueblos.
Y Antonio tiene voz
que va diciendo :
¡ Oh refugiados grises
hijos del páramo !
¡ Vosotros tendreis sierras
sierras de nuevo
cuando el campesino se interponga
entre el mar y los señores
junto a este largo Duero
de niños que se mueren...

Es ya de noche
de noche y con estrellas,
y Antonio está mirando hacia el Oriente
donde un clarín de albores
estalla tras un pino nevado
tras un helado monte
cual recamado escudo.
« ¿ Hasta cuando Caín ?
¿ Hasta cuando los muertos secos rios
de poetas ahogados
arañarán a España ? »

¡ Oh Antonio, padre y pan de la poesía,
poeta sin carrera,
hombre desnudo !...
¡ Oh reloj vivo sobre el tiempo que canta !
Lunes con voz
y martes con Historia,
miércoles con Antonio
¡ y con España,
oh Francia
que en Collioure
la tienes enterrada !...

José Herrera PETERE

*pour voir la lumière du dernier couchant
pour retenir le soleil
sur l'aveugle abîme
pour réveiller les consciences !*

*Et Antonio n'est plus seul.
Et Antonio devant ses yeux voit un monde
qui fait tomber ses chaînes.
Et Antonio entend pousser l'herbe,
et les peuples grandir.
Et Antonio dit :
Oh, tristes réfugiés,
fils de la savane !
Vous aurez des champs,
des champs à nouveau
lorsque le paysan se mettra
entre la mer et les seigneurs
près de ce large Duero
d'enfants qui se meurent...*

*Déjà il fait nuit
une nuit étoilée,
et Antonio regarde vers l'Orient
où le clairon de l'aube
éclate sous les pins neigeux
derrière un mont glacé
pareil à un écusson patiné.
Combien de temps encore, Caïn ?
Combien de temps encore les mortes et sèches rivières
de poètes étouffés
grifferont-elles l'Espagne ?*

*Oh, Antonio, père et pain de la poésie,
poète sans carrière,
homme nu !...
horloge vivante sur le temps qui chante !
Lundi qui parle
mardi avec l'Histoire,
mercredi avec Antonio
et avec l'Espagne,
toi, qui à Collioure
oh, France
la gardes enterrée !*

José Herrera PETERE

(Remarque peut-être indispensable : La poésie est la poésie. Mais s'il devait y avoir dans l'esprit du lecteur opposition entre les arènes perfides de l'Occident et les promesses de l'Orient, nous le renverrions, entre autres, au texte de Serge ici reproduit. Pas question pour nous d'innocenter les « arènes » ; mais pour ce qui est de l'aide orientale à l'Espagne, on sait ce qu'elle a valu. J. P. S.)

MISTERIO DEL HAMBRE

Se ha muerto el pan

Las vacas
no saben lo que es leche
y alquilan plañideras
el llanto de sus ojos

Está
de moda
el nabo
la harina de raíces
la dulce hierba
de los ribazos

Las cocinas se ponen
pelucas de patatas
El carbón juega al tenis
con bolas de papel
La gente como cabras
lamen un cubo de sal :
La esperanza

Se han muerto los zapatos
las melodiosas nubes
de los cigarros puros
la tierna media luna
del croissant matinal

Se ha muerto el chocolate

Telefona el médico
Ya no vendrá
(Pedía un gallo)

Quedan los árboles
del parque
A la hermana malilla
le sentamos
una rama de pino
en el pecho

Tres años
la luz ordeña
a los faroles

Ya no asusta la muerte
La esperamos
debajo de las sábanas
desinteresados
leyendo su folletín
aprisa

Vienen bombas
bien dispuestas
arrullando compasivas

Dos mil pesetas
y un par de pollos
cuesta salir
del infierno

A ningún precio
jabón
para las manchas

¿Que haría aquí
Pilatos ?

Las criadas sonámbulas
se vuelven milicianas
La nuestra
tiene un botón
de carne
en la espalda

Las sirenas chirrían
sobre los muertos

¡ Bombardeo !

MYSTÈRE DE LA FAIM

Le pain est mort

*Les vaches
ne savent plus ce qu'est le lait
et louent plaintives
les larmes de leurs yeux*

*La mode
est au navet
aux farines de racines
aux douces herbes
des rives*

*Les cuisines se mettent
des perruques de patates
Le charbon joue au tennis
avec des boules de papier
Les gens comme des chèvres
lèchent un bloc de sel :
L'espérance*

*Morts aussi les souliers
Les mélodieux nuages
des cigares de havane
la tendre demi-lune
du croissant matinal*

Mort le chocolat

*Au téléphone
le médecin ne viendra pas
(il voulait un poulet)*

*Il n'y a plus
que les arbres
sur le jardin*

*La petite sœur malade
Nous lui posons
une branche de pin
sur la poitrine*

*Voilà trois ans
que la lumière trait
les réverbères*

*Nous n'avons plus peur de la mort
Nous l'attendons
sous nos draps
blasés
parcourant
son feuilletton*

*Il tombe des bombes
bien disposées
qui roucoulent
compatissantes*

*Vingt mille francs
et deux poulets
pour sortir
de l'enfer*

*Sans prix
le savon
pour les taches
Que ferait ici
Pilate ?*

*Les domestiques somnambules
se font miliciennes
La nôtre
a un bouton
de chair
sur le dos*

*Les sirènes crissent
sur les morts*

Bombardement !

Sombras chinescas
nos dan la mano
en la pared maestra

Una vecina
sale gritando
en cueros :
¡ Hay moros
en la plaza
de Cataluña !

Cada día reparte
pases de espectro
ayes de herido
gestos de loco
muecas de preso

Y
a
no
so
tros

¡ Cómo muda
un corro de vicio
a los pequeños !

Eso
nadie
lo cuenta

Cómo la guerra pisa
la pureza
del jilguero

Cómo la primavera
se decapita
los dedos
sobre el sexo

El primer día
¡ Qué surtidor
de pena !

Cambiamos
una perrilla
de asco
contra un gramo
de llanto

Juan PENALUER

(Del libro inédito « Diario
de Guerra de un niño »)

*Des ombres chinoises
nous donnent la main
contre la maçonnerie*

*Une voisine
sort toute nue
qui crie :
Il y a des Maures
sur la place de Catalogne !*

*Chaque jour distribue
des bons de spectres
des plaintes de blessés
des gesticulations de fous
des grimaces de prisonniers*

*Et
nous
les
pe
tits*

*combien nous change
la ronde du vice !*

*Ça
personne
n'en parle*

*Comme la guerre foule
la pureté
du passereau*

*Comme le printemps
se décapite
les doigts
sur le sexe*

*Le premier jour
quel jaillissement
de peine !*

*Nous échangeons
une piécette
de dégoût
contre un gramme
de larmes*

*Juan PENALUER
(Traduction d'André BELAMICH)*

AUJOURD'HUI ET DEMAIN

LA VIE DES TRAVAILLEURS SOUS LE JOUG DE FRANCO

Des chiffres récemment publiés par l'Institut National des Statistiques, agence officielle du Gouvernement, jettent une lumière intéressante sur le niveau de vie des travailleurs espagnols. Le tableau suivant montre le salaire journalier moyen net de différentes catégories de travailleurs, qualifiés et non qualifiés, comprenant les allocations familiales et autres indemnités, et déduction faite des contributions obligatoires pour la sécurité sociale et autres :

Industrie	Salaire journalier moyen net (en pesetas)	
	Travailleur qualifié	Non qualifié
Verre	57	35
Mines	57,13	37,84
Extraction de la pierre	54	37
Bâtiment	52	36
Meuble	50	32
Travail du bois	50	32
Poterie	46	30
Papier	44	33
Textile	43	34
Métallurgie	42	28
Chaussure	41	28
Vêtement	33	23
Agriculture	29	18

La valeur nominale de la peseta est d'un franc belge.

Dans toutes ces catégories, la différence entre les salaires en Espagne et ceux d'autres pays d'Europe (pour ne pas mentionner, naturellement, l'Amérique du Nord), frappera immédiatement tout travailleur. Les salaires des femmes sont inférieurs d'environ 30 %. Il résulte de ces niveaux de salaires extrêmement bas que 80 % des travailleurs (y compris employés, fonctionnaires et militaires) sont obligés d'avoir deux emplois, ce qui leur fait une journée de travail d'au moins quatorze heures.

La ration alimentaire journalière par personne comprend : 300 grammes de pain, 30 grammes de graisse comestible, 250 grammes de pommes de terre, 15 grammes de sucre, un tiers de litre de lait, 50 grammes de riz, 100 grammes de poisson, 100 grammes de viande, 1 œuf, 150 grammes de légumes et un demi-litre de vin. Le coût de cette ration quotidienne varie selon les pro-

vinces de 11 à 15 pesetas. En d'autres mots, les dépenses journalières minimales pour l'alimentation s'élèvent à 10 pesetas environ. Le charbon, l'eau et l'électricité coûteront 5 autres pesetas par jour, ce qui avec d'autres postes essentiels comme le loyer et les vêtements donnera un total de 25 à 30 pesetas par jour.

Les conditions de logement sont, nous l'imaginons aisément, au même misérable niveau. A Madrid, par exemple, il existe quatre rues dans le secteur ouvrier, Jaime el Conquistador, Torres Miranda, Dionisio Valdes et Paseo del Canal, dans lesquelles 8 000 personnes sont entassées. Un Jésuite, le Père Llanos, décrit ces bas quartiers comme « un amas de taudis dans lesquels les animaux eux-mêmes ne pourraient vivre ». Toutefois, des milliers de travailleurs de Madrid et leurs familles y habitent, et cela dans la capitale d'un pays qui, il y a peu de temps, a été admis au sein de l'Organisation des Nations Unies pour l'Éducation, la Science et la Culture.

Les facilités éducatives sont également déplorable. Le chef du Département de l'Éducation de la municipalité de Madrid a récemment déclaré que 20 000 enfants de la ville n'allaient pas à l'école à cause du manque de places. Ceux-ci sont par conséquent obligés de rôder dans les rues et sont la proie de dangers physiques et moraux qu'il n'est pas nécessaire de décrire.

(D'un rapport de la Confédération des Syndicats libres)

... Tu as grandi, mon camarade,
TU as grandi par ton absence,
Ils t'ont vu, les miliciens,
Fasse que ton nom les protège.

Manuel Allolaguerre

DES CHANGEMENTS SOCIAUX EN ESPAGNE

Si les dictateurs, en général, réussissent à fausser l'évolution politique normale des peuples, cela est encore plus vrai pour le franquisme.

L'Espagne actuelle est sensiblement différente de celle de 1936. Tout d'abord : une influence communiste, jadis inexistante ; un anarcho-syndicalisme en proie à des problèmes doctrinaux et organiques, qui seront difficiles à résoudre ; un républicanisme historique, dépassé dans le temps et dans l'espace, qui représente le carlisme de la gauche ; un parti socialiste avec des cadres dirigeants très diminués par les morts et les expulsions, étant, en Espagne, aux prises avec un communisme agissant, un nationalisme catalan sans représentation politique valable ; un catholicisme qui essaie de plonger dans la « question sociale » et qui se donne comme dirigeant Monseigneur Herrera, de triste mémoire ; une partie du « syndicat des vainqueurs » qui vient de découvrir que la Phalange a échoué, et que, peut-être, les « rouges » étaient autre chose que des gangs de tueurs à gages.

Mais en plus de ces faits ou, pour mieux dire, de ces manifestations, il y a eu, et il y a des changements profonds qui altèrent même certaines couches de la société espagnole.

Certains de ces faits sont un produit direct du régime ; d'autres ont été encouragés directement ou non ; et, d'autres encore ont surgi à rebours des désirs et des prévisions de Franco et de son entourage.

Un des « enfants chéris » de Franco et de son ex-ministre Suances (un des rares Espagnols qui tutoient le dictateur) est l'industrialisation de l'Espagne. En plus des résultats spécifiquement économiques ou financiers de cette expérience, il faut envisager le passage au prolétariat industriel des masses paysannes. On a pu assister (on assiste encore) à la création de noyaux prolétariens, très puissants quelquefois. Ces nouvelles couches ouvrières, encore sans expérience syndicale, peuvent, là où elles ont été créées, changer le rapport des forces traditionnelles. Vers quoi ces nouveaux ouvriers dirigeront-ils demain leurs espoirs ? Continueront-ils à perpétuer le dualisme syndical U. G. T. - C. N. T. (c'est-à-dire, syndicalisme socialisant et syndicalisme anarcho-révolutionnaire) ? Quelle sera la part des syndicats chrétiens et des communistes ? Ont-ils déjà — dans l'ensemble — pris position ?

On ne doit pas confondre ce problème avec l'augmentation massive (par exemple en Catalogne) de l'immigration des hommes du sud, immigration encouragée à un certain moment par les autorités locales des provinces d'origine (qui accordaient des facilités à ceux qui partaient), essayant ainsi d'enrayer l'épouvantable misère des régions soumises à leur juridiction. En Catalogne, le problème social est assez

simple : des vagues d'immigrants sont venues augmenter le nombre d'ouvriers non-spécialisés dans une région à forte tradition de lutte ouvrière organisée. (Le prolétariat barcelonais déclencha la grève générale pour protester contre la dissolution de ses organismes de lutte ; 60 000 ouvriers manifestèrent en demandant « Association ou mort ». Ils gagnèrent).

Sur le plan social, le problème est sensiblement le même que celui posé pendant la troisième décennie de ce siècle. Trois grands ouvrages publics étaient mis en chantier : le métropolitain, les égouts, et l'Exposition internationale de 1929. La bourgeoisie catalane réussit, par cette importation de main-d'œuvre, à enrayer, au début, les progrès du syndicalisme ouvrier, les nouveaux venus acceptant de travailler dans des conditions au-dessous de celles acquises par le prolétariat autochtone. Mais la situation changea très vite : les immigrants s'incorporèrent à la lutte syndicale, arrivant bientôt à former l'avant-garde de l'anarcho-syndicalisme, et son quartier général — La Terrasse — devint l'épouvantail des bourgeois barcelonais. On peut s'attendre à une issue pareille, étant donné la similitude des données du problème.

Celui-ci porte plus spécialement sur le nationalisme catalan et aurait un aspect politique plus que social. (La Catalogne offre certaines caractéristiques très particulières, qui peuvent être profondément modifiées par une immigration semblable. Parmi ces caractéristiques : La persistance de sa langue, qui a conservé la même frontière linguistique qu'au moyen âge, malgré les persécutions séculaires ; persistance très liée à l'existence et à la justification du nationalisme politique ; la macrocéphalie du pays, qui fait que la moitié de la population totale (quelque 3 millions) s'entasse dans une ville, Barcelone (plus d'un million et demi d'habitants) ; la très faible natalité des Catalans (plus faible même que celle de la France d'avant guerre).

L'on comprend tout de suite que cette masse d'immigrants peut modifier très fortement les couches profondes du pays. On assiste à un renversement de la proportion des habitants de langue catalane et de ceux de langue castillane. Les immigrants ayant une très forte natalité, les statistiques font prévoir que dans dix ans les usagers de la langue castillane seront majoritaires (en Catalogne) ; situation jamais vue.

Les apports massifs (par immigration ou par naissance) accroissent encore l'hypertrophie barcelonaise, rendant encore plus difficile l'équilibre social, économique, politique, entre les villes, et surtout la capitale de la province, et l'arrière-pays.

Il est à prévoir, première conséquence politique de cette situation (favorisée par le franquisme, mais surtout par les monstrueuses conditions de vie qui sévissent toujours en Andalousie, Estramadure, Murcie et certaines parties de la Castille), une radicalisation du nationalisme catalan, qui glissera sur la pente du racisme (il commence déjà à le faire). D'autant plus qu'il n'aura plus affaire à une minorité non-catalane, mais à une majorité installée dans le pays.

Il n'y a qu'un facteur positif dans ce problème, qui peut sinon aider à sa solution du moins le minimiser : le surprenant pouvoir de

la Catalogne, qui fait que les immigrants sont vite assimilés (même au point de vue linguistique). Il arrive même que certains de ceux-ci militent dans les groupes catalanistes, voire jusque dans les sections extrémistes.

Je ne connais pas les aspects de la situation en pays basque. Il se peut qu'elle soit encore plus grave, du fait que la langue y est en recul depuis déjà quelques siècles.

Un autre phénomène sociologique lourd de conséquences futures, est, d'une part, la prolétarianisation d'une grande partie de la petite bourgeoisie catalane (la seule en Espagne qui eût de l'importance) et, de l'autre, l'ascension d'un petit nombre de petits bourgeois aux rangs de la grande bourgeoisie.

D'un autre caractère est l'intégration dans l'armée d'une grande quantité de sous-officiers provenant des Milices universitaires, et qui, pour la plupart (au moins en Catalogne), font preuve d'une farouche opposition au régime. Cet élément nouveau n'aurait de conséquences que dans le cas où le régime devrait faire une épreuve de force, et on pourrait s'attendre à une prise de position anti-régime de la part de larges secteurs d'officiers subalternes.

Pour finir, un événement que l'on peut placer sans hésitation parmi ceux que le régime n'a pas désirés. C'est l'abandon du Maroc, et il est trop tôt pour essayer de voir quelles en seront les conséquences et si elles agiront directement sur l'avenir du régime. En tout cas, ce fait nous a permis de voir un représentant qualifié du nationalisme catalan se refuser à prendre publiquement position pour l'indépendance du Maroc, parce que, selon lui, on ne devait pas, même si Franco se trouvait au pouvoir, poignarder la patrie dans le dos !

Ramón PORQUERAS

Tu tombas, Lina Odena,
Mais tes libertés sont debout.

De Malaga à Grenade,
Que les chemins sont fidèles.
Que tout rayonnerait de joies,
N'était le chagrin de ta mort.

Lorenzo Varela

LES PERSPECTIVES

DE LA « RÉSISTANCE CIVILE » EN ESPAGNE

L'été dernier, à Barcelone, le hasard m'a fait faire la connaissance d'un jeune étudiant fort sympathique et ardemment libéral. Il m'a parlé d'un réseau de « Résistance civile », dont l'initiative a été prise par un groupe de ses camarades, et m'a montré un rapport en catalan (texte dont l'auteur, dit-il, ne milite dans aucun parti) qui était destiné à toucher les divers mouvements en exil. Mon nouvel ami m'ayant remis à l'époque une copie de ce document, je crois bien faire d'en transcrire les passages essentiels, comme pouvant expliquer les événements survenus depuis lors.

Après avoir présenté le triste panorama des réalités économiques et morales en Espagne, l'auteur écrit :

« De graves erreurs sont commises par ceux qui croient que l'aide américaine peut remédier à tout cela ; le poids mort de l'étatisme parasitaire est étouffant, et ce ne sont pas quelques injections de dollars et d'équipements américains qui tireront le pays de sa décadence. Les maux sont trop grands et trop profonds et les illusions de l'interventionnisme ne font déjà qu'accroître le dévergondage et la débauche des « hiérarques », en même temps que l'indifférence apathique du peuple. Les Américains pourront aider efficacement l'Espagne et en être aidés, le jour où ils se mettront du côté du peuple contre les profiteurs du régime. Jusque-là le pronostic est facile et infaillible : ils iront vers un échec fatal. »

Pour résoudre le problème intérieur, l'étudiant barcelonais se base sur les données et perspectives suivantes :

« 1^o) Si elle prend forme active, l'opinion publique deviendra irrésistible. 2^o) Une semaine de presse libre suffirait à renouveler totalement l'atmosphère. 3^o) On peut compter que 80 % de la population sont hostiles au régime, que 5 % lui sont attachés *par le ventre* et que 15 % possèdent des liens dans les deux camps. 4^o) Une fois isolée, la résistance des 5 % de hiérarques sera inefficace. 5^o) La solution est dans un vaste mouvement populaire *non sanglant*. La grande affaire est de mettre le peuple en mouvement d'une manière générale et anonyme, en évitant les représailles individuelles ; et cela, grâce à l'activité de minorités vigilantes et décidées, agissant dans une direction commune *selon le développement de l'activité générale*. D'abord concentré dans les grandes agglomérations et les régions où l'opposition est la plus enracinée, le mouvement se répandra de lui-même dans le reste du pays. Mais il est nécessaire que ce mouvement ait un caractère non-terroriste, non-sectaire, de protestation populaire contre l'immoralité, l'iniquité et l'ignominie du régime, et qu'il aboutisse à une pétition universelle de liberté, comme but commun et comme facteur indispensable de toute solution d'ensemble et de toute solution particulière des problèmes de l'Espagne. »

Voici maintenant les moyens successifs que le rapport proposait d'utiliser :

« *Forum populaire.* Dans toutes les villes, choisir un lieu de passage très fréquenté qui sera le rendez-vous de tous les éléments mécontents, à heure fixe, les dimanches et jours fériés. On donnera ainsi une portée protestataire et éducatrice à la concentration du plus grand nombre possible de promoteurs pacifiques, de curieux et de badauds. Et, à la faveur de cet embouteillage sans désordre, on pourra distribuer des tracts ou lancer quelques appels pour déclencher les réactions individuelles et fournir un thème aux conversations.

« *Pétition de liberté.* Il s'agit du lancement d'un referendum national, consistant à tracer partout la lettre L — signifiant liberté — sur les murs et les monuments, dans les fabriques, les cinémas, les trains, sous les porches, etc. Cette lettre deviendra le symbole de notre lutte, de sorte que notre signe de reconnaissance consistera à figurer un L avec l'index et le pouce de la main droite, les autres doigts repliés. (*Cet L retourné, lisible pour la personne que l'on salue, implique le respect de la liberté d'autrui.*) Quand les deux mouvements du Forum et du Referendum auront pris corps, on les transportera d'une ville à l'autre par surprise (afin d'éviter la répression), grâce à des journées de divulgation. Ainsi la marée montante s'ébranlera et emportera tous les obstacles, sans effusion de sang ni larmes inutiles, selon l'esprit de la Résistance civile. »

Tout en faisant la part, dans les perspectives ci-dessus, de l'enthousiasme juvénile, il importe de signaler l'attitude réaliste et compréhensive de mon ami étudiant sur deux points bien déterminés :

« Le but que nous poursuivons », m'a-t-il dit, « est le rétablissement des droits constitutionnels et des libertés syndicales et provinciales de 1931, non pas la réouverture d'une guerre sociale plus ou moins larvée avec son contenu de revanche, d'épuration, de révolution permanente — bref, d'ordre et de désordre organisés à la façon des « démocraties populaires » ; l'Espagne de 1955 ne peut se payer les frais et les risques de nouvelles années sanglantes, avec leur cortège d'arbitraire, de pillage et de destruction, et tous les éléments sérieux des mouvements libéral, socialiste et anarcho-syndicaliste en sont également persuadés. La conséquence nécessaire de cet accord, c'est l'exclusive la plus ferme à l'égard du Parti communiste, qui ne cherche qu'à pêcher en eau trouble et qui compromet de son mieux la cause antifasciste. Sans la confusion que Franco, avec l'aide de Staline, a réussi à entretenir entre la Résistance civile intérieure et le communisme moscovite dans l'esprit d'un peuple qui a connu le S. I. M. et la Tchèque, sa dictature eût été prête à s'écrouler dès les premières défaites de l'Axe, et le monde libre trouverait aujourd'hui dans les peuples ibériques un de ses plus solides remparts. »

L. E. (Traduit par A. P.)

LE VIDE INTELLECTUEL FRANCO - PHALANGISTE

1898 : la guerre contre les États-Unis fait perdre à l'Espagne Cuba, Porto-Rico et les Philippines.

Ce qui restait encore de l'empire de Charles-Quint est anéanti. Les ports espagnols fourmillent de rapatriés éclopés et affamés. Les autorités espagnoles ne disposent pas de moyens suffisants pour permettre à ces malheureux de regagner leurs foyers attristés. Le spectacle de la misère nationale est impressionnant. Tout crie la décadence, la détresse, la ruine. Comme l'a écrit Jean Cassou :

« Il faudra le cruel désastre de Cuba et des Philippines pour qu'une génération nouvelle s'éveille à l'insupportable spectacle de cette grande Espagne déchue, inutile, rongée par l'ignorance, le caciquisme, un militarisme sans prestige, un cléricisme sans foi profonde, des jeux et des discussions de casinos, de gazettes et d'académies régionales. » (*Littérature espagnole*, page 30, Kra, Paris 1931.)

La génération de 1898.

C'est à ce moment critique de la vie nationale qu'un groupe d'hommes éclairés, animés du désir d'arracher l'Espagne à sa léthargie mortelle, vont entreprendre de réveiller la conscience hispanique et de libérer l'esprit espagnol de la routine et de l'obscurantisme. Ils aspirent à obtenir un renouveau complet, à mettre l'esprit espagnol en contact avec le monde européen, sans pour autant négliger de rechercher dans les tréfonds de l'âme espagnole ce qui reste de sain et de permanent.

A cette génération, mondialement connue, appartiennent Ganivet, Joaquín Costa, Unamuno, Ortega y Gasset, Baroja, Valle-Inclán, Benavente, Américo Castro, les frères Barnés, Juan Ramón Jiménez, Pérez de Ayala (plus jeune), Menéndez Pidal, Eugenio D'Ors, les frères Machado, Pedro Salinas et Jorge Guillén. Il faudrait rattacher quelques-uns de ces hommes (Américo Castro, Salinas, les frères Barnés) à l'Institution Libre de l'Enseignement, fondée par Giner de los Rios, organisme d'esprit libéral opposé au cléricisme.

Il ne s'agit pas d'un mouvement savamment organisé d'hommes dont les idées politiques et littéraires coïncident en tout point, mais plutôt — nous dit M. Madariaga — « d'une attitude naturelle et spontanée qui se manifeste sous des formes indépendantes » et, souvent, pourrait-on affirmer, opposées et contradictoires.

Il n'y a donc pas chez eux unité historique ou idéologique, mais plutôt identité de vues et de pensée en ce qui concerne le problème national espagnol et l'avenir de l'Espagne.

Ces hommes désirent ardemment la régénération de leur patrie moribonde, l'établissement d'un ordre moral nouveau, sain et vigoureux, exempt d'entraves routinières.

L'Espagne, on le sait, est statique. C'est à cause de cela peut-être que la génération de 98 n'a pas ému le monde avec la création de nouveaux systèmes philosophiques ou des credos littéraires originaux. Elle n'a fait que secouer la torpeur d'un peuple qui agonisait et réaffirmer devant le monde moderne la personnalité espagnole.

La génération de 98 remplit encore de son nom l'Espagne actuelle et a réussi à acquérir par son œuvre multiple et dense en valeur universelle, humaine, une place de choix dans le monde moderne. Les noms d'Unamuno, Ortega y Gasset et Baroja résonnent dans le concert littéraire mondial et soulèvent une admiration bien méritée.

La stagnation franquiste

La guerre civile, c'est-à-dire le complot cléricalo-militaire-phalangiste avec la connivence des monarchistes espagnols, du nazisme et du fascisme italien, éclata en juillet 1936 et ne se termina qu'en avril 1939 par la défaite de la jeune République espagnole.

Les républicains espagnols, en nombre imposant, s'expatrièrent. L'Espagne se divisa en deux camps irréductibles et irréconciliables.

Parmi les exilés figurent plus de soixante pour cent d'intellectuels, hommes souvent d'élite : Américo Castro, Pedro Salinas, Navarro Tomás, Torner, Martín Echeverría, Bosch Gimpera, Nicolau D'Olwer, Sánchez Albornoz, Millares Carlo, Altamira... La liste serait fort longue.

L'Université espagnole a subi un rude coup. La médiocrité — la *ramplonería* dont parlait Unamuno — règne partout. Le manque de professeurs qualifiés se fait sentir de jour en jour avec plus d'urgence. Le nombre des étudiants s'accroît. Les pouvoirs publics ne semblent guère prêter attention au problème universitaire, qui reste sans issue.

L'Église, d'autre part, est toujours toute-puissante. Son intransigeance traditionnelle étouffe tout élan créateur, toute possibilité de renouveau. C'est un Etat dans l'Etat plus fort que l'Etat lui-même. Ne lui a-t-on pas conféré le droit de délivrer des titres universitaires à l'égal des Institutions officielles elles-mêmes ?

D'autre part, malgré la présence américaine et la pression anglaise, le protestantisme mène une vie précaire. Nous lisons dans *Le Monde* du 25 janvier 1956 : « L'école protestante de Madrid, la seule existant en Espagne depuis la fermeture, ces dernières années, des institutions similaires de province, a été fermée hier lundi par les autorités espagnoles, qui ont laissé entendre que les scellés seraient apposés sur les locaux. » Tout commentaire serait superflu⁵.

⁵ La mesure — sans doute trop dangereuse pour l'afflux des dollars — paraît avoir été annulée. (Réd.)

La censure militaire, à son tour, empêche la divulgation de toute idée qui ne serait pas en accord avec la mentalité officielle, bornée et contradictoire.

La suspension récente de « Indice » et de « Insula », revues littéraires indépendantes, de portée européenne, ne prouve-t-elle pas l'absence absolue de toute liberté intellectuelle ?

Il n'y a pas de production intellectuelle qui signifie un apport idéologique nouveau. Le vide est la caractéristique du régime franquiste. Les œuvres qui obtiennent les prix nationaux sont dépourvues de toute valeur universelle et humaine. Quand on lit *Nada*, de Carmen Laforet — je prends un roman au hasard — on est tenté, c'est-à-dire obligé de conclure que le titre correspond parfaitement au fond et à la valeur intrinsèque de l'œuvre : c'est *le Néant*.

Les écrivains Sánchez Mazas, Ridruejo, Ruiz Gallardo et autres fines fleurs du phalangisme, ont-ils réussi à imposer leur mentalité décadente ? Loin de là ! Ils ont échoué comme directeurs de conscience et n'ont pas réussi à s'attirer les sympathies de la rue. L'ouvrier qui travaille à l'atelier et l'intellectuel libre qui vit hors de l'Université parce qu'il ne veut pas se soumettre à la discipline phalangiste, sont hostiles à tout *diktat* officiel et méprisent le phalangisme.

C'est l'échec d'une idéologie qui n'a pas su se frayer un chemin susceptible de mener à une situation stable et définitive.

On me dira que Elena Quiroga, Cela et Zuzunegui sont là. C'est vrai, ils sont là, mais il y a lieu de se demander, après les avoir lus, s'ils ne voudraient pas être ailleurs.

Je n'ignore pas que l'on publie en Espagne de nombreux ouvrages de caractère critique, littéraire, linguistique et même scientifique. On ne peut pas nier l'évidence.

En effet, je vois les noms de Marañón, Pidal, García de Diego, Dámaso Alonso, Laín Entralgo, Gómez Moreno et Aleixandre... J'entends même le nom de Pérez de Ayala, premier ambassadeur de la République espagnole à Londres. Mais qui donc oserait soutenir que ces hommes sont un « produit » du franquisme ?

Il y en a parmi eux qui étaient mondialement connus avant le triomphe du dictateur. Ce que l'on peut dire, c'est que ces savants vivent en Espagne et rien d'autre. Ortega y Gasset lui-même n'a-t-il pas vécu à Madrid jusqu'à sa mort ? Qui oserait affirmer que notre philosophe était un franquiste ou un réactionnaire ?

Le franquisme — répétons-le — est le vide intellectuel.

Quoi d'étonnant à ce que M. Laín Entralgo, recteur de l'Université de Madrid, aujourd'hui destitué, ait été poussé à mettre en garde le gouvernement Franco quant à l'état lamentable de l'Université espagnole et au désir de la jeunesse de trouver une nourriture intellectuelle convenable, qui pour l'instant lui est refusée ? Les récents événements qui ont eu lieu à l'Université madrilène ont prouvé que M. Entralgo avait raison. La jeunesse mondiale progresse, tandis que la jeunesse espagnole végète faute d'un enseignement efficace.

Tandis qu'en Espagne se prolonge cet état de détresse intellectuelle, d'abrutissement systématique de la personnalité humaine, les émigrés, plus ou moins adaptés au pays où ils vivent, continuent de

travailler librement. Le fond de leurs idées s'est enrichi au contact de la culture des autres peuples, où règne la liberté spirituelle.

Leur tâche, essentiellement espagnole, continue de donner des fruits excellents en Amérique du Nord (Universités de Princeton et de Columbia), à Montevideo, à Buenos-Aires, à Porto-Rico et à Paris, où les moyens d'expression dont disposent les réfugiés espagnols sont assez restreints. Le nombre de leurs œuvres constitue actuellement un volume bibliographique imposant.

Citons, à titre de curiosité, le *Suplemento literario (de Solidaridad obrera)*, qui paraît à Paris, ainsi que *Cuadernos*, qui, par leur contenu éclectique et leur présentation soignée, ont réussi à capter la sympathie et l'estime tant des hispanisants français que des exilés espagnols. L'émigration essaie de créer, tandis que le franquisme tend à la destruction des valeurs.

C'est pourquoi tandis que les religieux Gonzalez, Caminero et Oromi cherchent à jeter le discrédit sur Unamuno, considéré par l'Eglise comme le plus grand hérétique de notre temps, Ferrater y Mora, dans son *Unamuno, bosquejo de una filosofía* (« esquisse d'une philosophie », paru à Buenos-Aires (Editorial Losada), mettra en évidence la valeur permanente de l'ancien recteur de l'Université de Salamanque, l'intelligence espagnole la plus dense de l'Espagne moderne.

Ces deux Espagnes, aujourd'hui séparées en ce qui concerne la production intellectuelle, travaillent pour la même cause : mettre en évidence les valeurs spirituelles permanentes de l'âme espagnole.

Il est possible qu'un jour la voix de la conscience se réveille chez Franco et, tout en le priant de partir définitivement, lui dise : « Caïn, qu'as-tu fait de ton frère ? » Ce sera peut-être le moment où les deux Espagnes n'en constitueront plus qu'une seule et où il sera possible de vivre tous ensemble, sans s'entretuer, dans un régime de dignité et de justice sociale.

J. Chicharro de LÉON

Plusieurs gorgées font la vie,
Et une seule gorgée fait la mort.

Miguel Hernandez

LES CAUSES DE L'AGITATION CHEZ LES ÉTUDIANTS

La guerre civile à peine terminée, un mouvement souterrain commençait en Espagne, dont l'action, sans revêtir des proportions spectaculaires, s'est exprimée de manière constante en divers domaines. Et la jeunesse universitaire, qui, déjà, lors de périodes antérieures d'oppression (particulièrement sous la dictature de Primo de Rivera), avait su se faire l'interprète des inquiétudes populaires, ne pouvait rester en marge de la protestation naturellement engendrée par le système persistant et détestable d'obscurantisme établi en Espagne par Franco. Bien loin de rester indifférente au drame espagnol, la jeunesse universitaire allait donc saisir l'occasion d'entrer en scène de façon courageuse et décisive.

Il y a pour le moins cinq ans que cette effervescence se manifeste. Encadrés d'office dans le S. E. U. (Syndicat phalangiste des Etudiants de l'Université), les jeunes ont vu leur action longtemps paralysée par mille obstacles divers. Le caractère totalitaire de l'organisation a ainsi constitué un frein efficace, jusqu'au jour où, à Barcelone, débordant les consignes de la hiérarchie, l'agitation prit corps dans les rues et s'exprima avec audace par le boycott de la Compagnie des Tramways ; ce fut là le thème central d'une sensationnelle grève des usagers, qui se transforma par la suite en un mouvement général affectant toute l'industrie de la zone barcelonaise, et s'étendant ensuite au pays basque.

A partir de cet instant, une bonne partie de la jeunesse universitaire se trouvait engagée dans l'action de manière énergique et directe contre la dictature, et bientôt certains professeurs de l'enseignement secondaire et supérieur devaient s'incliner devant le bien-fondé de ses demandes et de ses revendications. Cet état de l'opinion qui, vu de l'étranger et d'une façon superficielle, pouvait paraître d'importance négligeable, n'en a pas moins inquiété les dirigeants du régime ; c'est au point qu'ils confièrent à un de leurs services spécialisés, l'Institut de l'Opinion publique, le soin de mener une enquête — qui n'est pas restée secrète, mais dont la presse de tous les pays a récemment fait connaître les résultats significatifs.

C'est ainsi que l'on a appris — non pas par les organes de l'opposition antifranquiste en exil, dont les informations en l'espèce pourraient paraître tendancieuses, mais par la divulgation d'un document phalangiste officiel — aux termes mêmes du rapport rédigé par Don José Maria Pinillos, titulaire de la chaire de Psychologie expérimentale à l'Université de Madrid :

1. que 74 % des étudiants élèvent contre l'appareil gouvernemental espagnol des reproches d'incompétence, de légèreté, d'inertie ou d'ignorance ;

2. que 85 % des étudiants taxent les gouvernants actuels d'immoralité ;
3. que 90 % des étudiants accusent les militaires d'incompétence ou d'ignorance, et les considèrent comme engagés dans un travail bureaucratique absolument stérile ;
4. que 67 % des étudiants se considèrent comme privés de professeurs, les titulaires de ces fonctions manquant de sincérité dans leur enseignement ou d'intérêt pour la profession qu'ils exercent ;
5. que 52 % des étudiants dénoncent la hiérarchie catholique comme entachée d'immoralité, de faste ostentatoire et d'attachement à des privilèges féodaux ;
6. que 70 % des étudiants déclarent que, si la politique sociale de l'Eglise n'inspire au peuple aucune confiance, c'est parce qu'elle ne se préoccupe que dans son propre intérêt des conditions de de la classe travailleuse ;
7. que 70 %, enfin, manifestent leur opposition « à la présente structure sociale et économique de l'Espagne. »

Avant même que fussent divulgués les résultats de l'enquête susmentionnée, systématiquement conduite parmi les jeunes des diverses facultés, s'était produit un mouvement symptomatique, à l'occasion de la mort de Don José Ortega y Gasset. A l'éminent professeur démissionnaire, les étudiants rendirent un hommage funèbre ; les efforts phalangistes d'accaparement furent, en l'espèce, totalement mis en échec par l'intervention d'un des orateurs qui se réclama « de ce philosophe libéral, notre maître à tous ».

Tout cela produisit une telle sensation dans les milieux gouvernementaux, que le Caudillo lui-même ressentit la nécessité de s'en prendre, dans son message de fin d'année, au « diabolique matérialisme de la jeunesse actuelle », tout en ajoutant cette conclusion illusoirement rassurante :

« Nous ne devons pas nous laisser impressionner par les survivances libérales qui ressurgissent de temps en temps dans la vie publique, car il suffit de s'approcher de ces sépulcres blanchis, pour percevoir, sous leur brillante apparence, ce relent qui caractérise les plus tristes années de notre histoire. »

Quelques semaines après, à travers une série d'incidents et de critiques dirigées par la presse officielle contre l'activité des jeunes écrivains universitaires, éclataient les troubles de Madrid. Environ trois mille étudiants, s'arrachant au monopole phalangiste du S. E. U., réclamèrent les élections libres d'un Comité directeur, nommé par les inscrits aux diverses facultés ; et, cette pétition ayant été acceptée par le recteur de l'Université, le résultat fut, immanquablement, la déroute du S. E. U. qui, sur les quarante postes à pourvoir, ne réussit à faire nommer que trois de ses propres candidats.

Les autorités, voyant mises en jeu les bases mêmes de la structure totalitaire, annulèrent l'élection et mobilisèrent, à des fins de provocation, les forces phalangistes de choc. Mais elles comptaient sans la résistance résolue des étudiants ; de l'Université, le conflit s'étendit à la rue et, perdant la face, le ministre de l'Intérieur dut ordonner, outre la cessation des cours et la destitution du recteur, de nombreuses arrestations et perquisitions domiciliaires.

Au bout de quelques jours, sous le signe de la terreur, tout « rentra dans l'ordre » — c'est du moins ce que l'on a prétendu. Mais, en réalité, le mécontentement s'étendait au sein même de la phalange, et Franco, pour sauver la situation, devait de nouveau agiter l'épouvantail communiste en mettant sur le compte des agents de Moscou — qui n'y sont pour rien — la responsabilité des événements.

En réalité, non seulement l'influence des communistes, mais celle de toutes les autres forces de l'opposition antifranquiste s'est avérée négligeable dans l'explosion de mécontentement à l'Université et dans l'organisation de ses manifestations successives. La protestation s'est déroulée en marge de toute direction politique et syndicale, et c'est précisément ce qui constitue un signe de révolte digne de la plus grande attention.

Les longues années de dictature n'ont pas réussi à assurer l'adhésion du peuple, et les nouvelles générations, cibles privilégiées de la propagande officielle, montrent, en renversant tous les calculs de la hiérarchie, un désir d'amélioration sociale qui échappe à toutes les tentatives de captation doctrinales et organisatoires, auxquelles se consacre le clergé, en particulier à travers l'entreprise congréganiste de l'*Opus Dei*. Et c'est précisément la spontanéité de l'action des étudiants, en dehors de toute attitude de parti, qui permet d'espérer que, dans un avenir peu éloigné, la masse actuellement neutre s'ébranlera dans le sens de la révolte populaire, l'alimentera à tout instant par l'entrée en ligne des organisations ouvrières, et revêtira, enfin, des proportions nationales, de manière à permettre la reconquête de la liberté.

Les possibilités de ce travail peuvent être appréciées dans l'esprit même qui caractérise la jeunesse, et que traduit, mieux que tout commentaire, le document officiel dont l'auteur est le *señor* Lain Entralgo, recteur de l'Université centrale. On sait que, par sa sincérité, cet exposé a motivé la colère des autorités franquistes. Voyons donc, en recourant au texte même, quelques-uns des jugements portés par cet homme clairvoyant dont la destitution fut un scandale :

« Intellectuellement, cette minorité universitaire se sent mécontente de la pâture scientifique, philosophique et littéraire que lui offre l'Espagne au-dedans comme au dehors de l'Université... Son inquiétude politique consiste, avant tout, en un malaise profond concernant l'avenir de l'Espagne, et dans une critique amère, quant à l'efficacité de l'Etat et quant à son injustice, en face des problèmes de la vie espagnole, principalement ceux d'ordre social et administratif... La jeunesse universitaire d'aujourd'hui est exigeante ; son agitation intime ne se limite point à la discussion académique ou aux jeux gratuits de l'imagination, mais, dans ses conversations, elle

manifeste avec urgence, et parfois même avec fièvre, tout ce qui lui paraît manquer à la société qui l'entoure. »

Lain Entralgo analyse dans le même document les raisons qui motivent cet état d'esprit dans la jeunesse universitaire, et cite, entre autres :

1. *Sa psychologie spéciale*, et le rôle que celle-ci lui confère dans le dynamisme des mouvements sociaux, de sorte qu'« elle est d'habitude la première à exprimer des états d'opinion latents dans la société à laquelle elle appartient, ou restreints à la dimension de commentaires privés ».
2. *Sa conscience historique particulière*, qui fait que, n'ayant pas vécu la guerre civile, les motifs de cette dernière ne constituent pas « le souvenir d'une expérience personnelle, mais l'audition ou la lecture d'un récit ».
3. *L'étroussure de son horizon professionnel* qui, faute de larges possibilités d'emploi une fois les études terminées, impose à l'âme des jeunes « le dégoût et le mécontentement ».
4. *Les restrictions légales en vigueur*, en ce qui concerne les voyages d'information, de contact et d'études à l'étranger ; les étudiants qui ne peuvent surmonter ces obstacles « font preuve — nous dit-on — d'une curiosité insatiable à l'égard des mouvements intellectuels et des formes d'existence qui manifestent aujourd'hui la plus évidente vitalité historique ».
5. *Le désenchantement* devant le fait que beaucoup de secteurs de la vie espagnole sont loin de présenter un aspect modèle, étant donné « que l'inégalité sociale reste parmi nous démesurée ; que la préoccupation pour le profit économique immédiat est devenue générale et abusive ; que la réputation du pays, en tout ce qui touche aux rapports économiques, est bien au-dessous de ce qui serait désirable ; que la qualification et le dévouement effectif à l'enseignement, chez le professeur d'université, n'atteint pas le niveau auquel le disciple conscient est en droit de prétendre ; et qu'enfin l'enseignement religieux et l'enseignement politique sont, dans un grand nombre de cas, ressentis comme une obligation ennuyeuse plutôt que comme une formation personnelle effective. »
6. Enfin, *le paternalisme d'Etat*, sous son aspect prohibitif, avec ses normes de censure intellectuelle et artistique « excessivement étroites et ne permettant jamais un recours motivé de la part de ceux qui en sont frappés ».

Ces critiques sont autant de thèmes de réflexion qui, dans une situation normale, s'imposeraient aux hommes dans les mains desquels est placée la destinée d'un peuple. Mais, dans les hautes sphères du régime franquiste, au lieu de la réflexion, s'est installée la grossièreté satisfaite du soudard triomphant — celle d'un Millan Astray, compagnon de Franco dans ses aventures africaines, criant : « A mort l'Intel-

ligence ! » — et dont le tout nouveau secrétaire-ministre du Parti unique, Arrese, récemment entré en fonction, a remis l'arrogance à l'ordre du jour, par une stupide invocation au « dialogue des revolvers ».

Dans une atmosphère pareille, il ne faut pas s'étonner si le rapport de Lain Entralgo fut accueilli avec mécontentement, et provoqua la révocation immédiate de son auteur, d'autant plus qu'à ses prudents avertissements étaient joints, en manière de propositions concrètes, « quatre points cardinaux » qui peuvent se résumer ainsi :

1. Pratique d'un rigoureux et perspicace examen de conscience, de la part des éléments dirigeants la vie nationale.
2. Extension et enrichissement des horizons de notre jeunesse, tant dans l'ordre de son avenir professionnel qu'en ce qui concerne ses aspirations historiques et sociales.
3. Raffermissement des liens entre le magistère et la discipline enseignée, qui ne peut être intimement acceptée si le maître ne présente pas une qualité et un magnétisme spirituel suffisants ;
4. Ouverture d'esprit aussi souple qu'intelligente à l'égard de tout ce que présente d'important, à l'intérieur et à l'extérieur des frontières, le monde intellectuel, littéraire et artistique.

Les « quatre points » sont, bien entendu, restés lettre morte.

Le franquisme, né de la violence, et imposé par l'application rigoureuse de procédés totalitaires, s'est montré incapable de reviser son œuvre et ses conceptions propres, et de fournir la moindre possibilité de solution dans le sens réclamé par l'autorité universitaire elle-même. La jeunesse étudiante en a fait aujourd'hui l'expérience, comme l'avaient faite précédemment les masses travailleuses et l'opinion libérale. C'est pourquoi les inquiétudes des milieux universitaires, qui tendaient à l'obtention de réformes mineures de structure dans les cadres du phalangisme, s'orientent maintenant vers un changement radical mettant fin à la présente immoralité, lui substituant la justice et réarmant spirituellement l'Espagne pour qu'elle puisse remplir le rôle que son histoire et ses valeurs éternelles lui réservent dans le concert des peuples libres.

F. Gomez PELAEZ

Patrie des révoltés, ses plus grandes œuvres sont des cris vers l'impossible.

A. Camus

DEUX LÉGENDES

Si l'on examine attentivement la plupart des reportages qui ont été effectués sur l'Espagne, on pourrait y discerner l'existence de deux légendes qui s'y répètent et s'y entrecroisent jusqu'à la nausée.

En effet, en dehors et en plus des différences qui découlent des diverses conceptions politiques, sociales ou religieuses, des auteurs de ces reportages, ou encore des hasards de leurs rencontres en Espagne, ou dans le milieu des exilés espagnols en France, deux faits semblent indiscutables (pour eux). On les retrouve dans tous les articles, comme une constante mathématique de la politique actuelle de l'Espagne.

Le premier fait, que l'on peut constater dès 1946, est celui-ci : « le peuple espagnol s'est uni autour du Caudillo, à la suite du blocus international ». Les causes qui auraient déterminé cette union sacrée seraient la fierté, la dignité nationale, l'amour de l'indépendance, qui sont, comme chacun le sait, à la base du caractère ibérique. Il n'y aurait qu'une question à poser au créateur de cette « constatation » : « Où sont les preuves de cette adhésion du peuple espagnol ? Comment a-t-on pu constater cette unanimité contre l'intervention étrangère ? »

Sur quels faits a-t-on bâti cette légende ?

La seconde légende — également donnée comme un fait — a trait à la guerre civile. Il paraîtrait évident aux yeux de tous les observateurs qualifiés des problèmes espagnols, que la génération qui a fait la guerre, conserve encore le souvenir des horreurs de la lutte, et qu'elle accepterait n'importe quoi, à condition que ce « n'importe quoi » lui épargne une possible aventure guerrière.

Ici aussi, on aimerait savoir quelles sont les sources, quelles sont les éléments d'information qui ont permis de faire naître cette deuxième légende ? Il se peut qu'elle ait une double origine : l'avis de quelques Espagnols (qui pour la plupart appartiennent au « syndicat des vainqueurs », et sont donc opposés à tout renversement, même pacifique, de la situation actuelle), et d'autre part un raisonnement, en apparence logique, démontrant que la génération qui a fait la guerre, n'éprouve ni désir ni besoin d'en faire une autre.

Les deux mythes reposent donc, soit sur des impressions très partielles (recueillies parfois par des journalistes qui ne connaissent même pas la langue du pays) soit sur des transpositions historiques, ou encore sur des jugements qui ne sont que de hâtives généralisations de la pensée, des désirs et des craintes d'une certaine partie seulement du peuple espagnol.

Il y a transposition historique (involontaire ou non, cela revient au même en fin de compte) lorsque l'on compare la guerre de l'indé-

pendance à la situation actuelle. C'est toute l'Espagne qui, nous dit-on, s'est dressée contre Napoléon. La défense de la patrie a uni tous les Espagnols, réactionnaires ou libéraux. Et ce serait le même phénomène qui se serait produit en 1946 ? Non, il n'en est rien, et le raisonnement même est faux. L'Espagne de 1808 n'a rien à voir avec celle de 1946. La première était unie (par la religion plutôt que par l'idée patriotique, d'ailleurs) lorsque l'invasion française eut lieu ; et les hommes qui s'étaient ralliés, spirituellement, aux principes révolutionnaires, ont collaboré, pour la plupart, avec l'administration napoléonienne. L'Espagne qui dut affronter le blocus diplomatique était (comme elle l'est toujours) divisée par une guerre sans merci, qui fut suivie d'une répression impitoyable, farouche, ininterrompue, organisée et implacable. Et ceux des Espagnols qui avaient perdu la guerre (et nul effort ne fut épargné pour leur faire comprendre qu'ils avaient vraiment perdu la guerre !), c'est-à-dire les ouvriers, les intellectuels de gauche, les nationalistes basques et catalans, la petite bourgeoisie libérale, souhaitaient, désiraient, attendaient, méritaient, non pas un blocus, stupide et inutile, mais une intervention décisive, armée si nécessaire. C'est à la suite d'une situation politique identique que ces Espagnols auraient appris à haïr l'Amérique, ses hommes, ses institutions. Mais il faut se garder d'enfanter une nouvelle légende : haine, mépris, inimitié, ont surgi, non pas à cause des bases américaines, mais parce que l'Amérique a consolidé, grâce à l'aide qu'elle lui apportait, le régime et l'autorité de Franco. Nous sommes loin de la guerre de l'Indépendance. Nous en sommes si loin que chaque fois que Franco lance son slogan « Gibraltar para España » le peuple espagnol, le vrai (c'est-à-dire le vaincu) réclame « España para Gibraltar ». Il n'oublie pas que le seul morceau de sol espagnol où existent certaines libertés démocratiques, c'est justement cette presque île soumise à un régime colonialiste !

Pour en revenir à la légende de la peur de la guerre civile, il ne fait aucun doute que le « syndicat des vainqueurs », à tous les échelons hiérarchiques, craint une fin violente du système franquiste. Mais il n'est pas le pays, et se bat toujours par personne interposée. Et, parmi les vaincus, il n'est pas difficile, même pour les « experts », de trouver des hommes qui rêvent d'une autre guerre civile, ou, pour être plus exact, qui aimeraient continuer celle de 1936. Alors ? Alors, que l'on ne confonde pas vouloir et pouvoir.

Le refus de tout recours à la violence est-il une opinion effectivement si répandue en Espagne ? Je vous dirai que la réponse à cette question nous sera donnée — à vous, à moi, au monde entier — le jour où les possibilités de recommencer la guerre dépasseront le cadre d'un suicide collectif.

Ramón PORQUERAS